Illinois U Library

NUMÉRO 111 — 26 JUILLET 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DAUNOU

7, RUE DAUNOU
MÉTRO : OPÉRA
OPÉRA. 64-30-28-75

Direction : Mme RENÉ SANCELME

ANNE VERNON
ET
LA JARRIGE

RAYMOND GIRARD

AVEC

SUZANNE DANTÈS

DANS

le bon débarras

Comédie en 3 Actes de BARILLET et GREDY
Mise en Scène de JEAN WALL

AVEC

JANE MORLET

CHRISTIAN LUDE

JACQUES DENOËL — RENÉ SAUVAIRE

AVEC

PAUL DEMANGE

ET

DENISE CLAIR

Décor de BAUMGARTNER
ROBES DE JEANNE LANVIN (CASTILLO)

TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF JEUDI) MAT. DIM. et FÊTES à 15h

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Delphine. Bella.

Hugues. Bella. Parrain.

Delphine. Hugues.

1 DELPHINE. — *Oh ! Ces autobus !... Viveme ma Simca-sport ! Bonsoir, Bella !* (ACTE I.)

2 BELLA. — *J'ai dit ! C'est curieux, com vous autres, hommes, vous manquez naturel.* (ACTE I.)

3 HUGUES. — *Tiens, ton mouchoir !* (Il lui t son mouchoir, elle le prend.) ...*Essuie yeux... Mouche-toi !* (ACTE I.)

4 BELLA. — *Ne me refaites pas le coup l'autre jour, à la générale des Ambassadeu* (ACTE I.)

5 Mme MULLER. — *Allons, allons, droit but ! Je ne suis pas venue de Chamb pour faire des manières.* (ACTE II.)

Bella. Parrain.

Mme Muller. Bella. Delphine

LE BON DEBARRAS

Comédie en 3 actes
de PIERRE BARILLET
et JEAN-PIERRE GREDY

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre DAUNOU, le 9 Février 1952, dans une mise en scène de JEAN WALL, un décor de BAUMGARTNER et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Irmgardt ..... *Denise CLAIR*
Bella ..... *Suzanne DANTES*
Parrain ..... *Raymond GIRARD*
Delphine ..... *Anne VERNON*
Hugues ..... *LA JARRIGE*
Mme Muller ..... *Jane MORLET*
Le Commissaire ..... *Christian LUDE*
Le Psychiâtre ..... *Paul DEMANGE*
Le Journaliste ..... *Jacques DENOEL*
Le Photographe ..... *René SAUVAIRE*

Tous droits réservés pour tous pays. y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Pierre BARILLET et Jean-Pierre GREDY.

Supplément au N° 354 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

ACTE PREMIER

Le salon de Bella, raffiné et confortable, mais d'un luxe un peu tapageur. Très féminin. A l'extrême-ga la porte donnant sur les chambres. Dans le fond, une large baie communique avec le vestibule, séparée du salon une portière de velours artistiquement drapée, et une grille en fer forgé de style Régence. A l'extrême-droite, porte-fenêtre donnant sur le balcon. Rideaux de tulle froncé. Entre la baie et la fenêtre, de face, tout un pan formant placard. Les portes presqu'invisibles imitent les boiseries Louis XVI du salon. Du côté de la porte des cham un canapé et deux bergères de style tendues de satin pastel. Derrière le canapé, un faux Coromandel. Devan canapé, une petite table basse chinoise (fausse aussi) avec une collection de jades et de pierres dures. Lustre et appl à pendeloques avec petits abat-jours de taffetas rose. Près de la fenêtre, un bonheur du jour en marqueterie surm d'un trumeau de bois doré. Deux grandes gravures galantes accrochées sur les battants du placard. Dans l'entrée aperçoit une chaise à porteur. Le téléphone se trouve à l'intérieur (un long fil permet de le déplacer.) Moquette perle sur laquelle sont jetés une peau de panthère et un coussin de fourrure travaillé en losanges. Une très belle az

Au lever du rideau, la scène est vide. Venant du fond, Irmgardt, une souillon traînant la savate, apporte un plateau (avec une bouteille de porto, des verres, amandes salées, olives, etc...) qu'elle pose sur la table chinoise. Elle chipe une olive.

Par la porte de gauche, Bella, vêtue d'un pyjama de mousseline, apparaît.

SCENE PREMIERE

IRMGARDT, BELLA

BELLA. — Tout y est ?... Vous n'avez pas oublié les amandes salées, ni les olives ? Parfait... Avant d'aller ouvrir, vous me ferez le plaisir de mettre un tablier propre. Celui en organdi avec les volants.

IRMGARDT. — Il est au sale.

BELLA. — Déjà ?... Alors l'autre en broderie anglaise. Et vous vous donnerez un coup de peigne, ce ne sera pas du luxe !

IRMGARDT. — C'est mon indéfrisable. Il y a eu un court-circuit.

BELLA. — Je ne sais pas comment vous faites, ma pauvre fille, mais on dirait que vous attirez les catastrophes !

IRMGARDT. — J'ai la poisse !

BELLA. — Pas de jérémiades. *(Pointant vers le tapis :)* Qu'est-ce que c'est que cette tache ?

IRMGARDT. — Le caniche à Mme Souyak.

BELLA. — Vous me frotterez le tapis au vinaigre. *(Elle va ouvrir le placard.)* Et ce placard, qu'est-ce que vous attendez pour le vider et y passer l'aspirateur ? C'est un nid à poussière !

IRMGARDT. — J'ai que mes deux bras !

BELLA. — Oui, je sais, l'appartement est trop grand. J'ai eu valet, cuisinière et femme de chambre. Tout était tenu, je vous assure. Eh ! bien, je ne les ai plus.

IRMGARDT. — On a tous des hauts et des bas ! C'est la vie !

BELLA. — Je crois que je vais me décider à fermer les deux salons. Mon boudoir suffira. Je rouvrirai tout pour mon cocktail de printemps.

IRMGARDT. — Si d'ici-là, il n'y a pas guerre !

BELLA. — Apprenez, ma fille, qu'aucune g re ne m'a jamais empêchée de recevoir... maintenant retournez à votre cuisine... En un mot, Irmgardt. Je n'ai pas touché mon que. Un petit retard. Cela ne vous gêne que je vous règle votre mois vers la fin d semaine prochaine, n'est-ce pas ? Bon... vous avez envie de sortir ce soir, je vous d ne votre liberté.

IRMGARDT. — Demain matin, ça m'arra rait mieux. J'ai un enterrement.

BELLA. — Encore ! Mais vous passez v vie aux enterrements !

IRMGARDT. — Ça m'amuse !

BELLA. — Je regrette mais demain, c'est de lessive. Et puis je trouve que vous choi sez des distractions un peu morbides...

IRMGARDT. — J'ai une nature triste...

BELLA. — Il faut réagir. Allez au bal. cinéma. Faites comme les autres. Vous n'a pas d'amoureux ?

IRMGARDT. — Après ce qui m'est arrivé

BELLA. — Quoi encore ?

IRMGARDT. — J'ai été violée moi, madam à l'âge de 15 ans !

BELLA. — Allons bon !

IRMGARDT. — Six, ils étaient six qui s'ach naient sur moi dans la boue.

BELLA. — Vous vous vantez !

IRMGARDT. — Non, madame, il faisait nu

BELLA. — Mais vous n'avez pas porté pl te ?

IRMGARDT. — Oh ! Je voulais pas en f une histoire !

BELLA. — Ouais... tout cela me paraît h invraisemblable. Et quand cela serait, vous n êtes pas morte !

IRMGARDT. — J'aurais bien voulu voir Ma me à ma place !

BELLA. — Oh ! moi, j'ai toujours su pren les choses par le bon côté. *(Coup de sonnet* Allez ouvrir ! Voilà Monsieur.

IRMGARDT. — C'est son heure !

Irmgardt sort. Au bout de quelques instants elle introduit Parrain. C'est un homme d'une soixantaine d'années, portant beau. Il est en smoking, rosette de la Légion d'Honneur. Il va vers Bella et lui baise les mains.

SCENE II

BELLA, PARRAIN

ARRAIN. — Bonsoir, petite madame.

ELLA, *dolente.* — Bonsoir, vous.

ARRAIN. — Comment est-on ce soir ?

ELLA. — Bien lasse.

ARRAIN. — Et qu'a-t-on fait de beau depuis ? ?

ELLA. — J'avais rendez-vous avec Huguette r aller chercher mes perles chez l'enfileuse. me suis décommandée. Je n'avais pas le rage.

ARRAIN. — Vos trois rangs ?

ELLA. — Non. Celui de culture. Il m'a lâché tre jour au petit endroit. J'étais sur le point sortir.

ARRAIN. — Vous les avez toutes récupérées, moins ?

ELLA. — Oui, mon cher, rassurez-vous...

ARRAIN. — C'est que la perle de culture, ourd'hui, ça va chercher très loin...

ELLA. — Je sais...

ARRAIN. — Un collier comme le vôtre, s'il ait l'acheter il faudrait compter tout de e dans les...

ELLA. — Mais oui, mais oui... *(Elle se lève va vers le plateau.)* Un peu de porto ?

ARRAIN. — Volontiers. C'est celui que je s ai fait envoyer de Lisbonne ?

ELLA. — Oui, toujours.

ARRAIN, *après avoir bu une gorgée.* — ellent, ma foi !

ELLA. — Hélas ! c'est la dernière bouteille.

ARRAIN. — Déjà ? Alors reversez-m'en un gt, ma chère. Que j'en profite !

ELLA, *elle lui reverse à boire.* — L'or a nté, ce matin. Je me suis réjouie pour vous.

ARRAIN. — Il a monté, il a monté... il est ore très au-dessous de ce qu'il devrait être !

ELLA. — Enfin il a monté !

ARRAIN. — Moins qu'il n'avait baissé !

ELLA. — Il remontera !

ARRAIN. — Il remontera ! C'est admirable ! demment qu'il remontera !... Avec ce papier ne vaut rien !

ELLA. — Alors ?

ARRAIN. — Alors je suis toujours immobi- !

ELLA. — Je vous rappelle que c'est la fin mois !

ARRAIN. — La fin du mois ? *(Il sort son pin.)* Nous sommes le vingt-huit !

ELLA. — Exactement.

ARRAIN. — Le mois d'octobre compte 31 s !

ELLA. — Enfin... Ne m'oubliez pas !

ARRAIN. — Vous voyez bien que je ne vous lie pas, puisque je suis là !

BELLA, *poussant un soupir profond.* — Mais oui, cher grand ami. Vos visites me sont d'un tel réconfort...

Un silence.

PARRAIN. — Votre ascenseur est encore en dérangement. J'ai dû monter à pied, avec mon aérophagie...

BELLA. — Votre charbon ! *(Elle prend la boîte sur le plateau et lui en verse une cuillerée qu'il avale.)* Comment vont les enfants ?

PARRAIN. — Mon petit-fils a des végétations. Il va falloir l'opérer.

BELLA. — Patrick ou Jean-Marc ?

PARRAIN. — Patrick, voyons ! Et c'est encore moi qui paye !

BELLA. — Et votre belle-fille ? Est-elle contente de sa nouvelle nurse ?

PARRAIN. — Elle peut ! Une Danoise ! Vous vous rendez compte ! Ils ont la folie des grandeurs ! Quant à mon fils, vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre ? Eh ! bien, ma chère, il entretient une poule !

BELLA, *saisie.* — Cher grand ami, qu'est-ce que vous me dites là ?

PARRAIN. — Avouez que c'est inconcevable !

BELLA. — Qui est-ce ?

PARRAIN. — Je ne sais pas. Une petite théâtreuse de cinéma...

BELLA. — Ah ! le pire !... Et sa femme ?

PARRAIN. — Elle n'en sait rien, naturellement.

BELLA. — Pauvre petite !

PARRAIN. — Je ne suis pas content ! Pas du tout content ! Quant à mon épouse, elle remet ça.

BELLA. — Une nouvelle dépression nerveuse ?

PARRAIN. — Appelez ça comme vous voudrez. Elle mange bien, elle dort bien, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle n'a pas l'air du tout déprimée !

BELLA. — Que s'est-il passé ?

PARRAIN. — Vous tenez à le savoir ? Elle téléphone à tous nos amis et relations pour leur annoncer que je suis mort ! Vous pensez comme ça me fait plaisir !

Bella pousse un cri et s'empare de la main de Parrain.

BELLA, *la voix étranglée.* — Ah ! cher grand ami !

PARRAIN. — Remettez-vous ! Vous voyez bien qu'il n'en est rien !

BELLA. — Ça m'a donné un tel coup !

PARRAIN. — La vérité : c'est qu'elle est complètement dingo ! Tous ces médecins se f... de moi.

BELLA. — On vous exploite.

PARRAIN. — Je m'en vais te la faire enfermer, moi ! Ça ne va pas être long !

BELLA. — Vous aurez été d'une patience... Moi qui ai tout suivi depuis le début ! Un saint !

PARRAIN. — La mesure est à son comble. De

quelque côté que je me tourne, ce ne sont que soucis et tracas.

BELLA, *s'approchant de lui.* — N'y pensez plus... Je vais poser mes mains sur vos yeux... *(Elle lui pose la main sur les yeux.)* Je vais souffler sur votre front... *(Elle souffle.)* Et les papillons noirs sont envolés !

PARRAIN. — Il n'y a rien d'envolé du tout !

BELLA. — Chut ! Ne dites plus rien ! Cette maison doit être pour vous un hâvre, une douce retraite... Voulez-vous que je baisse un peu l'abat-jour ?

PARRAIN. — Non, merci. Je suis très bien.

BELLA. — A la bonne heure ! Vous êtes un grand enfant ! Toues les hommes sont des enfants...

PARRAIN. — Vous au moins, Bella, vous me comprenez !

BELLA. — Ne suis-je pas votre fidèle amie ? *(Changeant brusquement de ton :)* Mais dites-vous bien, mon cher, que vous n'êtes pas le seul à avoir des emm...

PARRAIN. — Allons bon !

BELLA. — C'est vrai ça ! Vous êtes d'un égoïsme !

PARRAIN. — Enfin, Bella, qu'est-ce qui vous prend ?

BELLA. — Il me prend que j'en ai assez de me débattre au milieu de mille difficultés que vous feignez d'ignorer !

PARRAIN, *sortant son carnet de chèques en bougonnant.* — Bon, bon, ne vous fâchez pas. Je vais vous signer une petite avance...

BELLA. — Une petite avance sur vos retards !

PARRAIN, *rempochant très vite son carnet.* — Je n'insiste pas !

BELLA. — Cette fois, mon cher, vous n'allez pas vous en tirer aussi facilement. Il va bien falloir que vous m'écoutiez.

PARRAIN. — Certainement. Vous avez mon oreille la plus complaisante.

BELLA. — Ce n'est pas votre oreille que je veux !

PARRAIN. — L'oreille... et le reste !

Il s'esclaffe.

BELLA. — Oh ! je vous en prie ! Je ne suis guère en humeur d'écouter vos polissonneries !

PARRAIN. — Enfin, Bella, qu'y-a-t-il ?

BELLA. — Il y a... que je suis une femme acculée !

PARRAIN. — Laissez-moi rire ! Dans un splendide appartement, rue Spontini, avec le train que vous menez !

BELLA. — L'appartement ? Il tombe en ruines.

PARRAIN. — Taratata ! Je le trouve très douillet !

BELLA, *le toisant.* — Quant à mon train, il consiste en une seule et sordide bonne à tout faire que je n'ose même pas renvoyer parce que je lui dois de l'argent !

PARRAIN. — Elle m'a l'air tout à fait bien cette fille. Et bâtie en force. Une vraie bête de somme !

BELLA. — Pour moi qui étais habituée style...

PARRAIN. — Elle me suffit !

BELLA. — Quand je pense à mon petit h de Neuilly, à ma De Dion-Bouton, à ma par de diamants roses...

PARRAIN. — Vous avez encore de très be bijoux. Et vous roulez en taximètre. C'est approprié à notre époque !

BELLA. — Où sont mes zibelines et mes ch chillas !...

PARRAIN. — Et le manteau d'hermine d que je vous ai offert ?

BELLA. — Il est pourri ! Je l'ai traîné dant dix ans. Transformé en trois-quarts. en boléro. Maintenant c'est un manchon. L née prochaine il restera tout juste assez poil pour en faire un pompon sur un chape

PARRAIN. — Il fallait prévoir, Bella. V étiez une cigale !

BELLA, *lyrique.* — C'est vrai ! L'argent brûlait les doigts ! Ah ! les bancos fabuleux casino de Monte-Carlo !...

PARRAIN. — Il y a laissé des plumes Major !

BELLA. — Oui, mais tout le monde nous gardait ! J'étais une reine !

PARRAIN. — Toutes ces folies l'ont con au suicide ! Et après, vous avez été contente de me trouver !

BELLA. — C'était un gentleman !... E « nuit kurde » chez Poiret ! Mon entrée un palanquin que portaient deux nègres su bes !... J'étais la belle Sulamite, chargée chaînes d'or... Et le Rallye automobile de S Sébastien !... Et ma villa mauresque à daye !... C'est devenu une colonie de va ces... Ils massacrent tout, les petits monstr

PARRAIN. — C'est le passé tout cela. Ne en gargarisez pas. Vous avez d'autres satis tions, Bella. Je dirai même d'autres joies !

BELLA. — Lesquelles ?

PARRAIN. — De chères amitiés, par exem

BELLA. — Ouais...

PARRAIN. — Et puis une vie de famille...

BELLA. — Parlons-en !

PARRAIN. — Vous avez auprès de vous fille ravissante et qui vous adore...

BELLA. — C'est justement là que je vo en venir, cher grand ami ! Delphine me c bien du souci.

PARRAIN. — Quoi ? Elle a toujours les m idées en tête ?

BELLA. — Plus que jamais. Elle n'est pa tout, du tout sérieuse.

PARRAIN. — Ah ! la nouvelle générations

BELLA. — Pour arriver à joindre les bouts et garder mon rang, je m'astreins à taines corvées dont je me dispenserais de g cœur, je vous prie de le croire !

PARRAIN. — J'espère que ce n'est pas de que vous voulez parler ?

BELLA, *elle hausse les épaules.* — ...Cr vous qu'elle ferait quelque chose pour der ? Je veux dire : me relayer. Eh !

n !... Elle n'a aucun sens de ses responsa-ités.

PARRAIN. — Pourtant vous avez tout essayé ur lui mettre le pied à l'étrier !

BELLA. — Vous m'en êtes témoin ! Outre la auté qui lui vient de moi et les bonnes ma-res — pensez : elle n'a vécu que dans les aces ! — je me suis sacrifiée dès qu'elle fut âge de plaire pour la mettre en avant ! Et els succès ! Le chocolat Cahen-Valter en était ué ! Quant aux machines agricoles Flix, mon er, elles ne se tenaient plus !

PARRAIN. — Le père ou le fils ?

BELLA. — Les deux ! Et je ne vous parle pas Prince héritier de Malagar qui était un peu ncé, je ne vous dis pas le contraire. Mais rès tout, la nuit, tous les chats sont gris !

PARRAIN, *impressionné.* — Avez-vous su au ins lui présenter la chose ?

BELLA. — Ça ne se présente pas ! Ça se end les yeux fermés !... Vous vous rendez mpte ? Un seul geste et elle avait trois mille nes de copra dans son lit !

PARRAIN. — Par an ?

BELLA. — Par mois ! je m'étais renseignée... ns parler du caoutchouc qui commence à nner !...

PARRAIN. — Malagar est un petit pays plein venir.

BELLA. — Plus pour nous ! Non, je vous le , rien à tirer de cette petite.

PARRAIN. — Elle est vertueuse. Il faut vous re une raison !

BELLA. — Vertueuse ? Même pas. *(Avec mé-is :)* Amoureuse !

PARRAIN. — Toujours ?

BELLA. — Ouais... Ça dure. J'ai honte !

PARRAIN. — Je trouve révoltant qu'un garçon cet âge et avec sa situation prétende garder ur lui seul une créature aussi exquise que lphine. C'est immoral !

BELLA. — J'ai eu mes minutes d'égarement, mme les autres... Mais chez ma fille, ce sont aiment des minutes qui se prolongent !

PARRAIN. — Il la tiendrait par les sens ?

BELLA. — En cinq ans, mon cher, les sens, se calme ! Non... il y a belle lurette que je cherche plus d'explication à cet accouple-ent absurde !

PARRAIN. — Enfin dans ce milieu de la mode elle a ses activités, il ne doit pas manquer hommes à lui faire la cour ?

BELLA. — Dans le milieu de la mode ? Des mmes ? Vous plaisantez !

PARRAIN. — Enfin... quelques-uns ?

BELLA. — Les hommes, mon cher, c'est une ce qui se perd. Et particulièrement dans la uture ! Non, aucune chance de ce côté-là. ier grand ami, aidez-moi à sortir de cette ère, de cette impasse, de ce cul de sac !

PARRAIN. — Si je la prenais seul à seul pour raisonner ?

BELLA, *l'œil soupçonneux.* — J'aimerais ieux autre chose !

PARRAIN. — Chère amie, je vous promets d'y réfléchir. En attendant, vous feriez bien de penser à vous habiller ! Vous oubliez l'Opéra !

BELLA. — Il me faut deux minutes exactement pour passer ma robe. Nous avons le temps. Je ne tiens pas à arriver dans une salle vide. Quand je sors, moi, je fais mes entrées !

PARRAIN. — J'ai oublié de vous dire que nous avons d'abord rendez-vous au bar du Ritz.

BELLA. — Avec qui ?

PARRAIN. — Avec Chauchoin.

BELLA. — Hein ? Il vient à l'Opéra avec nous ?

PARRAIN. — Non. Pour le cocktail... Je doute fort qu'il soit d'humeur à supporter « Lucie de Lamermoor ».

BELLA. — C'est égal, cher grand ami. Vous auriez pu me donner un coup de fil pour me laisser le temps de me préparer.

PARRAIN. — Comment ça, vous préparer ? Que ce soit avec Chauchoin ou avec moi, vous n'aviez pas l'intention d'aller à l'Opéra en pyjama ?

BELLA. — Je veux dire : me préparer moralement ! C'est un événement. Vous me parlez de lui depuis vingt-cinq ans et vous n'avez jamais trouvé l'occasion de me le présenter !

PARRAIN. — Si mes souvenirs sont exacts, vous l'avez rencontré au pesage, à Auteuil, en 1933... Et puis je ne suis que son fondé de pouvoir !

BELLA. — La vérité, c'est que vous aviez peur qu'il me plaise !

PARRAIN. — Je n'en avais pas peur ! J'en étais sûr ! Il est dix fois plus riche que moi !

BELLA, *méprisante.* — Seulement ?

PARRAIN. — Chauchoin est un homme excessivement occupé. Depuis que je travaille avec lui, c'est la seconde fois que je lui connais une soirée libre.

BELLA, *d'un air dégagé.* — Ça dure toujours, lui et cette... Josyane Pep ?

PARRAIN. — Ils sont en froid depuis qu'elle s'est fait refaire le nez. Il prétend à juste titre que si elle l'aimait comme elle le dit, après tant d'années de collage, elle n'aurait pas éprouvé le besoin de se faire refaire le nez. Chauchoin est très triste, et très seul.

BELLA. — Mais dites-moi, cher grand ami, combien y-a-il de places disponibles dans votre loge ?

PARRAIN. — Quatre. Le préfet l'a mise entièrement à ma disposition.

BELLA. — L'heureux hasard ! Voyez-vous, j'ai comme l'intuition que nous allons avoir besoin de ces quatre places !

PARRAIN. — Comment cela ?

BELLA. — Vous, moi, éventuellement Chauchoin et... vous avez deviné ?

PARRAIN. — Pas votre amie Huguette, j'espère !

BELLA, *les yeux au ciel.* — Non, pas mon amie Huguette, imaginez-vous !

Delphine apparaît, en tenue de ville. Elle porte deux grands cartons de couturier.

SCENE III

BELLA, PARRAIN, DELPHINE

DELPHINE. — Oh ! ces autobus !... Vivement ma Simca-sport !... Bonsoir Bella, bonsoir parrain !

PARRAIN. — Elle entre et c'est un vrai rayon de soleil... Bonsoir, ma poupée !

DELPHINE. — Ouf ! Je suis exténuée ! Une douche, un yogourth, un jus d'orange et après, le dodo, en vitesse !

BELLA. — Le dodo ? Je ne crois pas, mon petit lapin. Ça ferait beaucoup de peine à ton parrain. *(Vers Parrain très étonné :)* N'est-ce pas, cher grand ami ?

DELPHINE. — C'est vrai, parrain ?

PARRAIN, *qui ne sait pas pourquoi.* — Oui, oui. Beaucoup de peine.

DELPHINE. — Et pourquoi ?

BELLA. — Parce que parrain a voulu te faire une surprise !

DELPHINE. — Une surprise ?

PARRAIN, *même jeu.* — Oui, oui. Une surprise !

DELPHINE. — Qu'est-ce que c'est la surprise ? Un cadeau ?

PARRAIN. — N'allez pas vous faire des idées !

BELLA. — Je considère que c'est justement un très, très beau cadeau !

DELPHINE, *ravie.* — Oh ! parrain !

PARRAIN. — Attendez avant de me remercier !

DELPHINE. — Je crois que je sais ce que c'est ?

PARRAIN. — Eh ! bien vous avez de la chance ! Alors Bella, vous allez nous faire droguer pendant des heures ? Ça commence à m'agacer singulièrement cette histoire de cadeau !

BELLA. — Ma petite Delphine, ton parrain t'offre ce soir l'Opéra !

Parrain pousse un profond soupir de soulagement.

DELPHINE, *affreusement déçue.* — L'Opéra ?... Qu'est-ce que j'en ferai ?... C'est trop !...

BELLA. — Enfin, Delphine, en voilà des réponses ! Qu'est-ce que c'est que ce genre ?

PARRAIN. — Qu'espérait-elle donc ?

DELPHINE. — Quelque chose de beaucoup plus modeste... Par exemple : une Simca-Sport !...

PARRAIN. — Tout simplement ! C'est une idée fixe !

DELPHINE. — Eh ! bien, je me suis trompée !

BELLA. — Petite gourde ! Tu attends qu'elle te tombe toute rôtie dans la bouche, ta Simca-Sport ? Il faut la mériter !

DELPHINE. — Je travaille !

BELLA. — Bah ! Tu bricoles ! Alors oui ou non, tu nous accompagnes à l'Opéra ce soir ?

DELPHINE. — Pas question !

BELLA. — Tu as tort. C'est une très belle soirée de gala !

PARRAIN. — Deux mille cinq cents francs la place pour ceux qui payent !

BELLA. — ...Il y aura le Tout-Paris !

DELPHINE, *boudeuse.* — Sauf moi !

BELLA. — Il me semble que ce serait pour ton « standing » comme tu dis !

DELPHINE. — Il y aura des photographes

PARRAIN. — En tous cas, je vous gara les Gardes républicains !

BELLA. — Ah, tu vois !

DELPHINE. — Ouais... Non. Je me lève bonne heure demain matin.

BELLA, *explosant.* — De bonne heure ! Es qu'une femme convenable se lève de bo heure pour aller mettre des robes qui ne même pas à elle ? Ah ! il est joli, ton méti

PARRAIN. — Le matin ? Je croyais que mannequins ne s'exhibaient que l'après-mi

DELPHINE, *fière.* — Je ne suis plus ma quin. Je suis cover-girl !

PARRAIN. — C'est-à-dire, en bon français

DELPHINE. — Je pose, là !

PARRAIN. — Vous posez ?

DELPHINE. — Pour les journaux de m On me fait venir, on me prête une robe, on met devant un appareil, on me dit : « S naturelle ». Alors je fais ça... *(Elle prend poses très sophistiquées.)* Ça... ou ça ! C dernière pose avec un parapluie, natur ment ! C'est assez fatigant, mais pas mal pa

BELLA, *les yeux au ciel.* — Pas mal payé

DELPHINE. — Quelquefois, c'est très amus Cet après-midi par exemple, on a pris des tos en extérieurs. A Saint-Ouen, devant lotissements ouvriers. Je portais un imm manteau du soir en vison blanc qui coûte q ze millions. Le contraste était saisissant sur murs lèpreux !

PARRAIN. — C'était bien imprudent. A tous ces bolcheviks !...

DELPHINE. — A la fin, ça a un peu a quelques ménagères. Elles nous ont jeté épluchures et des trognons de choux. Ah vous assure que c'est un métier vivant !

BELLA. — Des trognons de choux ! Quan pense qu'à ton âge, j'étais déjà mariée, ve remariée, divorcée, entretenue par un finan belge et sur le point de lever le pied avec pacha !

DELPHINE. — C'est formidable quand m de vouloir à tout prix faire de moi une gru

BELLA, *outrée.* — Une grue ! Alors dis-le de suite que tu considères ta mère comme grue ! Après tous les sacrifices que j'ai pour elle !

PARRAIN. — Il ne faut jamais juger ses rents, mon enfant.

DELPHINE. — Pour toi, Bella, c'est diffé Tu es d'une autre époque !

BELLA. — Une autre époque ! *(Allant Delphine :)* Regarde moi bien : pas une r *(Soulevant sa poitrine à deux mains :)* E seins ! et ces cuisses ! *(Elle claque ses cuis* Si ça se tient tout ça ! Je te donne rendez- à mon âge, ma petite fille !

DELPHINE. — Qu'est-ce que tu veux, je t'adore, mais je ne vois pas du tout l de la même façon que toi.

ELLA. — C'est bien vrai ça. Tu ne me res-
ble guère !
ARRAIN. — Le portrait craché de votre se-
d mari !
ELLA. — Ça m'étonnerait beaucoup !
ELPHINE. — Vous savez bien, parrain, que
e suis pas la fille de mon père !
ARRAIN. — Quel casse-tête ! Moi je m'y
ds !
ELLA. — Quel que soit ton papa, ma pauvre
phine, tu n'es qu'une petite bourgeoise !
ELPHINE, *philosophe.* — Il faut de tout pour
e un monde !
ELLA. — Entendons-nous. Tu n'as que les
auts d'une petite bourgeoise. Tu n'en as pas
qualités, si qualités il y a ! Je croyais pour-
t t'avoir enseigné que le monde est fait de
x sortes de femmes : les ravaudeuses de
ussettes, les pondeuses, les torcheuses de
utards... et puis les autres : les élues, celles
r qui les hommes se ruinent... *(Un œil vers*
rain :) de moins en moins d'ailleurs !
ARRAIN. — Ça, c'est une pierre dans mon
din !
ELLA. — Il faut donc choisir. Tu aimerais
ir des bijoux ?
ELPHINE. — Puisque tu me prêtes les tiens !
ELLA. — Enfin... si je ne te les prêtais pas ?
ELPHINE. — Oh ! il y a un tas d'autres cho-
que je ferais passer avant.
ELLA. — C'est-à-dire ?
ELPHINE. — Une Simca-sport !
ELLA. — Oui, oui, nous le savons !
ARRAIN. — Ça se soigne !
ELLA. — Ce ravissant nécessaire de voyage
cuir de Russie que tu admirais tant l'autre
r Faubourg Saint-Honoré, si quelqu'un te
frait, tu ne dirais pas non ?
ELPHINE. — Réflexion faite, j'aimerais
eux quinze jours à Megève !
ARRAIN. — Je trouve ça très sympathique !
ELLA. — C'est minable... Et les parfums, les
, la lingerie ?...
ELPHINE. — Pour ça, il me faut la première
alité ou rien du tout !
ELLA. — Eh bien, ce sera rien du tout !
ce que j'en ai assez, moi, de t'entretenir ! Je
s ta mère, pas ton miché !
ARRAIN. — Bella, vous avez quelquefois des
pressions qui jurent dans votre bouche !
ELPHINE, *furieuse.* — Oh ! là là, je vais te
rendre, tes cinq mille balles ! Parrain, vous
ez bien me les avancer ?
ARRAIN. — Votre mère plaisante ! Allons,
ons, cessez un peu ces chipotages. J'ai l'im-
ssion d'être chez moi !
ELPHINE, *reniflant.* — Tu es injuste, Bella.
s en avoir l'air, je fais mon petit bonhom-
de chemin. La semaine prochaine, je suis
couverture d'*Elle*, et en couleurs.
ARRAIN. — De qui ?
ELPHINE. — L'hebdomadaire de la femme.
cent mille exemplaires. Tu seras fière,
la, de voir ta Delphine, sur tous les kiosques
Paris.
ELLA, *dramatique.* — Accrochée par une
pince à linge ! A quoi tout cela te mènera-t-il,
peux-tu me le dire ?

DELPHINE. — A tout ! A me faire connaître. L'important de nos jours, c'est d'être connu. La publicité, il n'y a que ça de vrai ! Après, on n'a plus qu'à choisir : un tour de chant dans une cave, un film en Italie, ambassadrice de la mode française en Amérique... la gloire ! quoi, et le fric !

PARRAIN. — A la bonne heure ! Vous voyez Bella, qu'elle est remplie de bonne volonté, et ambitieuse avec ça !

BELLA, *songeuse.* — Alors si je comprends bien, tu veux arriver ; mais sans coucher !

DELPHINE. — Exactement !

BELLA. — Oh ! l'orgueil de cette petite ! Eh ! bien moi, je suis peut-être vieux jeu, mais je soutiens que le seul moyen d'arriver pour une femme, c'est encore de prendre un amant !

DELPHINE. — Et Hugues ?

PARRAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit ?

BELLA. — Tu as le hoquet ?

DELPHINE, *articulant.* — Je dis : et Hugues ? Mon mari !

BELLA. — Quoi : ton mari ? Quoi : ton mari ?

DELPHINE. — Tu parles toujours comme si je n'étais pas mariée !

BELLA. — Il n'y a pas de quoi se vanter !

PARRAIN. — Qu'est-ce qu'il devient celui-là ? Toujours aussi encombrant ?

DELPHINE, *furieuse.* — Dites donc, parrain ! *(Enchaînant, à Bella :)* Tu n'étais pourtant pas contre mon mariage, Bella ?

BELLA. — Il est bon pour une femme qui a décidé d'arriver dans la vie d'être nantie d'un mari. C'est un début. Ce n'est pas une fin !

PARRAIN. — Personnellement, cela m'est très désagréable de me trouver nez à nez avec ce blanc-bec quand je vous rends visite, ma chère amie !

DELPHINE. — Il dit que vous ressemblez à une langouste !

PARRAIN. — A une langouste ? Je ne sais vraiment pas comment je dois le prendre !

BELLA, *égayée.* — C'est vrai qu'il y a un faux air ! *(Changeant de ton, à Delphine :)* La prochaine fois, tu garderas pour toi, ce genre de réflexion !

PARRAIN. — Alors, qu'est-ce que vous décidez toutes les deux ?

BELLA. — Tu as bien réfléchi, Delphine. Tu es sûre que tu préfères aller te coucher ?

DELPHINE. — Ah ! oui !

BELLA, *ulcérée.* — Parfait. Désormais ma petite fille, sache que je me désintéresse complètement de toi.

DELPHINE. — Ecoute Bella, je ne comprends pas ?...

BELLA. — Tant pis. C'est trop tard. Va te coucher. Va. Tu me fatigues.

PARRAIN. — Bon. Comme ça, c'est réglé. Il ne faut surtout pas faire attendre Chauchoin.

BELLA. — Oh ! Si je m'en f..., alors, de votre Chauchoin !

PARRAIN. — Comme la plume au vent, souvent femme varie !...

DELPHINE. — Chauchoin ?...

BELLA, *hors d'elle.* — Oui, Chauchoin ! Evidemment, Chauchoin ! Et pourquoi pas Chauchoin ?

DELPHINE. — Le vrai Chauchoin ?

BELLA. — Le seul, le grand, l'unique !

DELPHINE. — Pas le Chauchoin des savons ?

BELLA. — Si. Le Chauchoin des savons ! Et des produits de beauté ! et des insecticides ! Le Chauchoin des Bazars Chauchoin ! Le Chauchoin des films Chauchoin ! Le Chauchoin du Cap d'Antibes. L'écurie de courses Chauchoin. Ça te dit quelque chose !

DELPHINE. — Et il vient ce soir ?

BELLA. — Oui petite malheureuse. Chauchoin vient !

Elle tombe exténuée dans un fauteuil.

DELPHINE, *très calme.* — Ben, fallait le dire !

PARRAIN. — La femme est vraiment un animal déconcertant !

BELLA. — Je craignais ta réaction, que tu ne me prêtes une arrière-pensée... que sais-je ? Tu es si farouche !

DELPHINE. — Tu penses que j'allais rater Chauchoin ! Est-ce que tu te rends compte de toutes les possibilités que ça m'offre ?

BELLA. — Oh ! Combien !

PARRAIN. — Vous voyez ! La voilà raisonnable !

BELLA. — Enfin la voix du sang !

DELPHINE. — Tout ce que je veux obtenir de lui, c'est un bout d'essai !

PARRAIN. — Mesdames, mesdames, puisque tout le monde est d'accord, je ne saurais trop vous engager à vous aller vêtir et pomponner !

DELPHINE. — Tu crois que je peux emprunter la robe de Lanvin dans laquelle j'ai posé pour les photos ?

BELLA. — Après les trognons de choux, c'est bien la moindre des choses !

DELPHINE. — Ils ne reviennent la reprendre que demain matin. C'est une chance.

BELLA. — Dépêche-toi vite, parce que je vais avoir besoin de la salle de bains.

DELPHINE, *elle prend ses cartons et elle va sortir.* — Oui. Je me grouille ! *(Elle se retourne subitement.)* Oh ! Mon Dieu !

BELLA. — Eh bien ?

DELPHINE. — Qu'est-ce que je vais dire à Hugues ?

BELLA. — Je m'en charge !

DELPHINE. — Gentiment, alors ! Le pauvre, il se réjouissait tant de passer enfin une soirée tranquille avec moi !

PARRAIN. — Vous avez toute la vie devant vous !

DELPHINE. — Je m'étonne d'ailleurs qu'il ne soit pas encore là... Lui qui rentre toujours directement du bureau...

BELLA. — Tu te poseras des questions plus tard ! Fais-toi donc un masque au blanc d'œuf. Dans le frigidaire... Demande à Irmgardt... Et surtout laisse-m'en !

DELPHINE. — Pas de confusion, hein ? J'y vais, mais en tout bien tout honneur. C'est carrière qui est en jeu...

Elle sort.

SCENE IV

BELLA, PARRAIN

BELLA. — Ouf ! Eh ! bien c'était moins un

PARRAIN, *soudain inquiet.* — J'espère Chauchoin n'aura pas oublié le rendez-vous Il avait dit ça un peu en l'air !

BELLA. — Ah ! vous, si vous me faites coup-là !

PARRAIN. — D'autant plus qu'il ne sait que votre fille est de la partie ! Et vous de bien penser, ma chère, qu'il ne nous pre vous et moi, que comme bouche-trous !

BELLA. — Parlez pour vous, mon cher ! P peu que je m'en donne la peine, si je le v lais, j'éclipserais encore ma fille !

PARRAIN. — J'entends la porte d'entrée. doit être votre gendre.

BELLA. — Celui-là encore ! Il faut toujo qu'il arrive quand on n'a pas besoin de lui

Au bout d'un instant apparaît Hugues risque un œil timide.

SCENE V

BELLA, PARRAIN, HUGUES

HUGUES. — Oh ! pardon...

Il fait mine de se retirer.

BELLA. — Vous pourriez dire bonsoir !

PARRAIN. — Nous n'allons pas vous man que diable !

HUGUES, *entrant à contre-cœur.* — Bons mère.

BELLA. — Comment vous dites ?

HUGUES. — Oh ! c'est vrai ! Je m'excuse Jamais je n'arriverai à vous appeler par vo prénom !

BELLA. — Eh ! bien, ne m'appelez pas !

Hugues s'incline légèrement pour sa Parrain de loin.

PARRAIN. — Bonsoir, jeune homme. Perm tez-moi de vous faire remarquer que l'on doit jamais porter une cravate régate avec costume rayé !

HUGUES, *distrait.* — Tiens !... J'ignora Merci de me le signaler !

BELLA. — Mon gendre ne pose pas au dan vous savez !

HUGUES. — Delphine est là ?

BELLA, *vague.* — Oui... elle est dans la s de bains...

HUGUES. — Elle prend sa douche ?

BELLA, *même jeu.* — Sans doute... Un por

HUGUES. — Mmm... non merci !

Il se dirige vers la porte.

BELLA, *le rappelant.* — Hugues ! *(Hug s'arrête et se retourne vers elle, interroga*

stez-donc cinq minutes avec nous... On ne us voit jamais !

HUGUES, *extrêmement étonné.* — Nous avons jeuné ensemble aujourd'hui même !

BELLA, *surprise.* — Vous croyez ?

HUGUES. — Comme tous les jours !

BELLA. — Je voulais dire... on ne vous voit nais en dehors des repas !

HUGUES, *de plus en plus étonné.* — Vous ez envie de me voir en dehors des repas ?

BELLA. — Comme ça... en passant... Oh ! il us en faut des explications !

HUGUES. — Mais non... pas du tout... C'est s gentil... Je vais juste prévenir Delphine que suis rentré et je suis à vous !

BELLA. — Je ne vous en demande pas tant ! issez-donc Delphine tranquille... Vous la ver- tout à l'heure !

HUGUES. — Ah ? Bon... *(Il fait demi tour.)* us permettez ? Je reviens tout de suite...

BELLA. — Où allez-vous ?

HUGUES. — Mettre mes pantoufles !

BELLA. — Ça peut attendre !

HUGUES. — J'ai de nouveaux souliers qui me essent !

BELLA. — Où sont-elles, vos pantoufles ?

HUGUES. — Dans la salle de bains.

BELLA. — J'en étais sûre !... Eh ! bien puis- e vos souliers vous blessent, retirez-les !

HUGUES. — Ici ?

BELLA. — Pourquoi pas ?

HUGUES, *méfiant.* — Il est tellement plus nple que j'aille dans la salle de bains et que mette mes pantoufles ! C'est l'affaire de deux condes.

BELLA, *définitive.* — Assis ! Retirez vos sou- rs et prenez un porto !

HUGUES, *obéissant de mauvaise grâce.* — us croyez vraiment que...

PARRAIN, *goguenard.* — Quoi, nous sommes famille !

BELLA. — Retirez vos souliers aussi, cher and ami, puisque ça le gêne !

PARRAIN, *effaré.* — Que je retire mes sou- rs ?

BELLA. — Oui. Vous n'en mourrez pas !

PARRAIN. — Mais j'y suis très à l'aise !

BELLA. — J'ai dit ! *(Hugues et Parrain se ettent à retirer leurs souliers.)* C'est curieux mme vous autres hommes, vous manquez de turel ! *(Elle va prendre le flacon de porto. Parrain, en « a parte » :)* Vous ne compre- z pas ? Il faut à tout prix le garder ici jus- 'à ce que Delphine soit prête... *(A Hugues, rsant le porto :)* Une fois n'est pas coutu- e !...

HUGUES. — Quest-ce que c'est ? Qu'est-ce 'il y a ?

BELLA. — Vous dites ?

HUGUES. — Oh ! je le sens bien allez, vous cachez quelque chose !... Me faire retirer es souliers au milieu du salon et me verser verre de porto, ce n'est pas catholique !

PARRAIN. — Quelle nature anxieuse !

BELLA. — Qu'allez-vous imaginer ?

HUGUES. — Je ne sais pas... Mais tous ces préambules ne m'annoncent rien de bon.

BELLA. — Vous... vous n'avez pas la conscience tranquille ! Et d'abord d'où arrivez-vous à huit heures du soir ?

HUGUES. — Delphine s'est inquiétée de mon retard ?

BELLA. — S'inquiéter, vous savez, ce n'est pas dans son caractère !

HUGUES. — Comme d'habitude je suis toujours de retour à sept heures et quart, sept heures vingt-cinq si je rate ma correspondance...

BELLA. — Ah ! Je crois que vous l'avez ratée une fois pour toutes votre correspondance, mon pauvre ami !

PARRAIN. — Le métropolitain est un moyen de transport extrêmement pratique. Je vous jure qu'il m'arrive de regretter d'avoir chauffeur et limousine !

BELLA, *méprisante.* — Moi, je me flatte de n'y avoir jamais mis les pieds dans votre métro ! Même pendant l'occupation : je circulais à bicyclette ! *(A Hugues :)* Alors, que vous est-il arrivé ?

HUGUES. — Tous les jours, je remets pour voir le patron ! Comme ce soir il était encore dans son bureau, je me suis décidé.

BELLA. — Ce n'est pas trop tôt !... Depuis le temps que je vous y pousse ! Il a été aimable ?

HUGUES. — Vous savez ce n'est pas le genre d'homme aimable...

BELLA. — Alors ?...

HUGUES. — Alors... Je lui ai remis ma lettre de démission.

PARRAIN. — Vous démissionnez ?

BELLA. — C'est une tactique... pour les impressionner...

PARRAIN. — Et ça les a impressionnés ?

HUGUES. — Je crois... encore assez !...

BELLA. — J'en étais sûre ! C'est réglé !

HUGUES. — Définitivement !

BELLA. — Taratata ! Vous remettrez ça dans six mois puisque ça réussit !

HUGUES. — Une fois, mais pas deux !

PARRAIN. — Moi, je vous aurais f... dehors, mon garçon !

HUGUES. — C'est ce qu'ils ont fait !

BELLA. — Quoi, ils ont accepté votre démission ?

HUGUES. — Sans aucune difficulté !

BELLA. — Je croyais qu'ils tenaient à vous ?...

HUGUES. — Je croyais aussi !

BELLA, *changeant brusquement de ton.* — Il est vrai que si vous occupez autant de place au bureau qu'à la maison, on doit pouvoir se passer facilement de vous !

HUGUES. — J'ai suivi vos conseils ! Bien m'en a pris !

BELLA. — C'est ça ! Dites que c'est de ma faute !

HUGUES. — Je ne regrette rien. Je trouverai toujours aussi bien !

BELLA, *persifleuse.* — Rien ne presse, n'est-ce pas ? Vous êtes logé, nourri, blanchi. La belle

vie, quoi ! Vous auriez tort de ne pas en profiter !

HUGUES. — A vous entendre, madame, on se demanderait lequel de nous deux se fait entretenir !

BELLA, *le souffle coupé.* — Ha !... que répondez vous à cela, cher grand ami ?

PARRAIN. — Je n'ai pas très bien suivi la conversation...

BELLA, *à Hugues.* — Vous êtes ici chez moi, monsieur.

HUGUES. — Plus pour longtemps, madame !

BELLA, *s'esclaffant.* — Depuis cinq ans que vous me le répétez... Votre appartement, vous le trouverez sous les ponts !

HUGUES. — Vous oubliez que je vous paye une pension mensuelle !

BELLA. — Parlons-en. *(Volubile et soudain très vulgaire.)* Si je vous comptais toutes les serviettes de toilette que vous m'avez mises en charpie pour essuyer vos lames de rasoir !... Et vos trois morceaux de sucre dans le café !... Et ma petite bergère en satin saumon, hein ! Complètement f... parce que vous y posez la tête avec votre saloperie de brillantine !... Non, mais sans blague !...

PARRAIN. — Bella, ma chère, vous voilà toute échauffée !

HUGUES. — Je vous remercie, madame, d'avoir fait une fille qui ne vous ressemble pas !

BELLA. — Oh ! le grossier personnage !... Remettez vos souliers, monsieur !

SCENE VI

Les mêmes, plus DELPHINE

VOIX DE DELPHINE. — Attention ! Je fais mon entrée ! Un ! Deux ! Trois !

La porte s'ouvre, Delphine, joyeuse, paraît en robe du soir et s'arrête pile en voyant Hugues.

DELPHINE. — Tu es là, toi ? *(Elle évolue.)* Eh ! bien, je te plais ?... Tu en fais une tête, mon chéri ! Si c'est pour la robe, rassure-toi tu ne recevras pas la facture !

HUGUES. — Qu'est-ce que tu fais dans cette tenue ?

DELPHINE. — Bella ne t'a pas expliqué ?...

PARRAIN, *intervenant.* — J'ai décidé d'emmener ces dames à l'Opéra. Il faut bien les distraire un peu !

DELPHINE. — Si tu veux venir, tu es invité, naturellement !

PARRAIN, *de mauvaise grâce.* — C'était sous-entendu !

BELLA. — Je vous en prie, cher grand ami, n'insistez pas. Il n'a même pas de smoking !

HUGUES, *à Delphine.* — Alors tu me laisses tomber, encore ?

DELPHINE. — Ne m'en parle pas. C'est une corvée ! Mais pas moyen de faire autrement !

HUGUES. — Tu m'avais promis cette soirée !

DELPHINE. — On ne fait pas toujours ce qu'on veut ! Tu es drôle, Hugues !... C'est t important !

HUGUES. — J'ai moi aussi, quelque chos te dire de très important !

BELLA, *sarcastique.* — Pour moi qui sait quoi il s'agit, je t'assure, ma petite fille, que peut attendre !

DELPHINE. — Tu as un bon petit dîner a du riz au lait, et ta revue géographique qui arrivée au courrier de ce soir. Je viens de voir sur le plateau de l'entrée.

BELLA. — Vous allez pouvoir la lire tranq lement sans personne pour vous énerver !

PARRAIN. — Je ne sais pas ce que je don rais pour être à votre place, mon cher !

HUGUES, *buté.* — Je veux que Delphine re avec moi.

DELPHINE. — Je te promets de rentrer bonne heure !

PARRAIN. — Jeune homme, soyez donc r sonnable !

HUGUES. — Delphine, va enlever cette ro tout de suite !

BELLA. — A qui croyez-vous parler ? A u esclave ? Les femmes votent de nos jours. El siègent à l'Assemblée Nationale. Elles vous voient au bain !

HUGUES. — Faut-il que j'y aille moi-mêr dois-je te déshabiller de force au milieu salon ?

BELLA. — N'approchez pas ma fille !

DELPHINE. — Puisque tu le prends sur ton-là, j'irai quand même !

HUGUES. — Ecoute, mon petit, un jour me pousseras tant et tant que je te donne une bonne fessée ! C'est tout ce que tu mérite

BELLA. — Oh ! l'affreux !

PARRAIN. — On ne frappe pas une fem même avec une rose !

HUGUES. — Vous, bouclez-la, vieux crabe

PARRAIN. — Crabe ou langouste ? Il faudr s'entendre !

DELPHINE. — C'est moi qui m'étais tromp parrain ! Il a toujours dit : « Vieux crabe

HUGUES. — Va dans ta chambre, Delphin

DELPHINE. — Oh ! Dis ! Fais pas le du Ça te va comme un tutu à un évêque !

HUGUES. — La religion maintenant ! *Bella :)* Ah ! Vous l'avez bien élevée ! vo fille ! Je vous félicite !

BELLA. — Et moi je vous méprise, monsie Et vos félicitations, je me les mets où je p se ! Venez, cher grand ami !

PARRAIN. — Ah ! Enfin vous vous déci à aller vous habiller ! *(Il la suit et s'arrête* Mes souliers !

Il sort en emportant ses souliers à la m très digne.

SCENE VII

HUGUES, DELPHINE

DELPHINE, *placide.* — Je te donne cinq nutes pour me demander pardon. Après, je préviens, ce sera la corrida !

IUGUES. — Ne me cherche pas, Delphine. suis calme, très calme, excessivement cal-... *(Donnant de la voix :)* Mais je sens que vais m'énerver !

ELPHINE. — Toi... tu as encore eu des en-s au bureau !

IUGUES. — Il y a longtemps que j'ai dépassé tade des ennuis !

ELPHINE, *les yeux au ciel.* — Tu dramatises t !

IUGUES. — Je dramatise !... *(Rire amer.)* uis ce soir, je suis sur le pavé sans situa-. Pas un sou devant moi... Obligé de parta- un appartement de poule, avec une poule est ma belle-mère et me traite comme le nier des derniers... Marié à une créature ole et égoïste qui s'apprête pour l'Opéra, bandonnant devant un diner composé de es plus ou moins réchauffés qu'on me res-vira demain parce que je les aurai refusés me la veille !... Affligé d'un furoncle dans ou et torturé par une paire de souliers neufs semblent rétrécir à l'usage. Et tu oses me e que je dramatise !

ELPHINE. — Reprenons tout cela méthodi-ement et tu verras que ce n'est pas si grave ça en a l'air !

IUGUES, *sinistre.* — Ne me fais pas rire !

ELPHINE. — Primo : tu as perdu ta situa- ! Bon. C'est embêtant, mais comme tu t'en ignais tout le temps, au moins ce sera déjà de gagné !...

IUGUES. — C'est une façon de voir les cho- !

ELPHINE, *poursuivant.* — ...Secundo : l'ap-tement. Il ne te plaît pas cet appartement ?

IUGUES. — Non.

ELPHINE. — A moi non plus ! Je n'aime que style anglais. Mais tu as de quoi payer une rise ?... Bon. Alors boucle-là !

IUGUES. — Quand mon cousin Daniel s'est rié, il nous a proposé très gentiment de re-ndre le sien.

ELPHINE. — Un entresol sur cour porte rléans ! Ça n'avait rien de très excitant !

IUGUES. — Evidemment ce n'était pas le re « raffiné » de ta mère !...

ELPHINE. — ...Tertio : Maman ! Je t'inter- d'appeler Maman une poule. Maman est femme qui a beaucoup souffert !

IUGUES. — Elle savait se faire consoler !

ELPHINE. — Pas tant que ça ! Elle n'a ja-is eu qu'un amant à la fois !

IUGUES. — Quarto ?...

ELPHINE, *digne.* — Quatrièmement : qu'est-que c'est déjà, j'ai oublié ! Ah ! oui : moi ! Créature frivole et égoïste ! Quand je pense j'ai pris la peine de te préparer moi-même riz au lait.

IUGUES. — Avec des raisins de Corinthe ?

ELPHINE. — Oui, avec des raisins de Co-the, justement ! Cinquièmement : ton fu-cle. Je vais te mettre cette nuit un panse-nt humide et demain il sera mûr... Quant à souliers, s'ils te font mal... eh ! bien enlève-!

HUGUES. — Je viens de les remettre !

DELPHINE. — Tu vois !... Tu aimes souf-frir !...

HUGUES. — C'est décidé. Nous allons chan-ger de vie.

DELPHINE, *inquiète.* — Ah ! oui ?...

HUGUES. — On plaque tout. J'accepte ce pos-te que l'on m'avait proposé dans une affaire d'exportation.

DELPHINE. — Où ça ?

HUGUES. — A Tananarive !

DELPHINE, *rêveuse.* — Tananarive... Evidem-ment !

HUGUES. — Tu ne croyais tout de même pas que j'allais me contenter toute ma vie d'un poste de sous-fifre à la Compagnie des Char-geurs Réunis !

DELPHINE. — Ça, c'est le passé. Fais une croix dessus. Avant de s'embarquer pour Tana-narive, on pourrait essayer de trouver quelque chose à Paris.

HUGUES. — On ?... Qui « on » ? Ton par-rain peut-être ?

DELPHINE. — N'empêche que si tu avais été un peu plus gentil avec lui, c'est un homme qui a le bras long.

HUGUES. — Oui. Surtout quand il s'agit de réparer ta fermeture-éclair ou d'aller chercher dans ton corsage, sous prétexte d'en déchiffrer l'inscription, ta médaille de première commu-nion !

DELPHINE, *outrée.* — Parrain !... Tu penses, il sait ce qu'il y a d'écrit dessus puisque c'est lui qui me l'a donnée !... Oh ! tu en as de vi-laines pensées !

HUGUES. — Je ne veux rien devoir aux amis de ta mère. Ni à personne d'ailleurs !

DELPHINE. — Avec des principes pareils, tu iras loin. C'est par les gens qu'on arrive !

HUGUES. — Je déteste les gens !

DELPHINE, *comme traversée d'une idée.* — Si tu écrivais un scénario ?

HUGUES. — Comme ça, tout d'un coup !...

DELPHINE. — N'importe qui peut écrire un scénario... Scénariste, reporter, modèliste, pho-tographe... Voilà les métiers qui marchent !... Et les chapeaux ? Tu n'as pas envie de faire des chapeaux ?

HUGUES. — Si tu crois que je suis passé par les Sciences Politiques, que j'ai fait une licence d'espagnol et deux années de Droit pour faire des chapeaux !... D'ailleurs, un chapeau je ne sais pas ce que c'est ! Tu peux changer de chapeaux autant que tu voudras, je ne m'en aperçois même pas !

DELPHINE. — Je n'en mets jamais !

HUGUES. — La question n'est pas là ! Le chapeau résume tout ! Tu es incapable du moindre sérieux. Tu ne partages pas une se-conde mes soucis, mes angoisses... Tu parles pour ne rien dire, préoccupée uniquement de ta coiffure, de ta robe, de ton décolleté...

DELPHINE, *vivement.* — Tu as remarqué, hein, ça fait une grimace ! Evidemment, elle n'est pas coupée pour moi !

HUGUES. — ...Delphine, tu ne m'aimes plus !

DELPHINE. — Et tout ça parce que je vais à l'Opéra ce soir ?

HUGUES. — Donc tu es décidée à y aller ?

DELPHINE. — Ah ! non, tu ne vas pas me refaire un caprice !

HUGUES. — Ne me dis pas que c'est pour la musique. Tu n'as jamais été capable de reconnaître « Au clair de la Lune » de la « Marseillaise » !

DELPHINE. — C'est donc qu'il y a une autre raison !

HUGUES. — Laquelle, bon D..., laquelle sinon cette maladie de sortir, de te produire, de t'afficher, partout, n'importe où, à tout prix !

DELPHINE. — Mon petit gars, mets-toi bien dans la tête que je gagne ma vie, « notre » vie à partir de ce soir. Et que mon métier, que tu le veuilles ou non, consiste à me montrer.

HUGUES. — C'est dégoûtant !

DELPHINE. — Tout le monde n'est pas de cet avis !

HUGUES. — Tu t'exhibes en maillot de bains dans des concours de beauté sordides ; tu fais des pieds et des mains pour être invitée aux galas, aux festivals ; tu te pousses pour être photographiée à côté de vedettes et de personnages dits célèbres qui ne te connaissent même pas !...

DELPHINE. — N'empêche que tu étais rudement fier quand tes collègues m'ont reconnue aux Actualités en train de donner le signal de départ de la course cycliste Paris-Meudon !

HUGUES. — Je mourais de honte !... Tu as tout fait, tout essayé, tout ! sauf le suicide et l'Aga-Khan !

DELPHINE, *prenant la mouche.* — La faute à qui ! Il y a beaucoup de choses, tu sais, auxquelles je renonce à cause de toi !

HUGUES. — Autrement dit, je suis une entrave à ta carrière !

DELPHINE. — Je ne te le reproche pas, mais il n'y a pas de doute qui si je n'étais pas mariée, tout serait plus facile !

HUGUES. — Divorce, ma chère, divorce !

DELPHINE. — Enfin tu n'as tout de même pas la prétention de me garder enfermée et de me faire sortir avec un voile sur la figure comme les femmes arabes !

HUGUES, *lyrique.* — Ah ! si nous étions à Bagdad ou au Caire !

DELPHINE, *finaude.* — Je comprends maintenant pourquoi tu veux m'emmener à Tananarive !

HUGUES. — Ignorante avec ça ! Tu ferais mieu de lire un peu plus souvent mes revues géographiques au lieu de « Ciné Magazine » !

DELPHINE. — Bien sûr. Je ne suis pas comme toi, la science infuse !

HUGUES. — J'en ai assez, Delphine... Je ne veux plus que tu te déshabilles en public, que tu te laves les dents sur un écran publicitaire, que tu souries en première page des journaux, offerte à tous les passants, souillée par toutes ces mains, prostituée !...

DELPHINE. — Méchant. *(Elle pleure.)* Moi qui ne t'ai jamais trompé. Moi qui n'aime q toi au monde !

HUGUES. — Tu me trompes avec tes rol tu me trompes avec ton miroir, tu me trompe avec toi-même !

DELPHINE. — Mais Hugues, comment do faut-il que je t'aime ?

HUGUES. — Il m'arrive de souhaiter un ac dent d'automobile dans lequel tu sois défi rée. A ce moment-là, je serais le seul !... Vo comment je voudrais que tu m'aimes !

DELPHINE. — Tu es un monstre.

Elle éclate en sanglots.

HUGUES. — Je voudrais que tu m'aimes tr que tu m'aimes mal... Comme moi je t'aim *(Changeant de ton.)* Delphine, ma petite D phine... *(Il la prend dans ses bras.)* Ne ple pas...

DELPHINE, *se dégageant.* — Laisse-moi !

HUGUES. — Tu as raison, je dois être monstre ! Je suis trop exigeant, trop exclus Mais j'ai si peur de te perdre !... Si tu sav comme j'ai peur ! Alors j'ai besoin de te fa pleurer parce que cela me rassure... Oh ! longtemps !... Tiens, mon mouchoir !... *(Il tend son mouchoir, elle le prend.)* Essuie yeux... Mouche-toi... Arrange ta petite mèch Voilà... c'est fini... Tout recommence !

DELPHINE. — Mon maquillage est f...

Entre Bella suivie de Parrain.

SCENE VIII

HUGUES, DELPHINE, BELLA, PARRAI

BELLA. — On s'en va, Delphine !

PARRAIN. — Il n'est que temps !

BELLA. — Eh ! bien, tu es fraîche ! Ça réussit, les tête-à-tête avec ton mari !

DELPHINE. — Je vais me repoudrer dans voiture.

PARRAIN. — Chauchoin n'attend pas !

Echange de regards entre Hugues et D phine.

BELLA. — Vous avez pris vos précauti cher grand ami ?... Ne me refaites pas le c de l'autre jour à la générale des Amba deurs...

Elle sort.

DELPHINE. — Toutes ces émotions, ça creuse !

PARRAIN. — Nous irons souper après spectacle.

DELPHINE. — Chez Prunier ?... J'ai une ces envies de langoustes !... *(Avisant Parrai* Oh ! pardon !...

PARRAIN. — Crabe, pas langouste !

Il lance un coup d'œil furieux à Hu et sort.

DELPHINE. — Heu... J'ai mis ton pyjama sale. Tu en prendras un propre dans le de l'armoire... J'ai allumé l'eau chaude. Qu tu auras fait ta toilette, pense à ferme

nulus... Voilà... Et puis qu'est-ce que je vous
s te dire encore ?... Je crois que c'est tout...
ez, je me sauve... Bonsoir, mon coco. Je ne
n veux pas, tu sais...

Elle s'échappe.

HUGUES, *il n'a pas bougé.* — Delphine...
DELPHINE, *elle se retourne, pressée.* — Oui ?
HUGUES. — N'y va pas ! Reste avec moi ce
r !...
DELPHINE. — Mais tu sais bien que c'est
possible...
HUGUES. — Je t'en supplie.
DELPHINE, *au supplice.* — Enfin... pourquoi ?
HUGUES. — Parce que... parce que je te le de-
nde. Si tu m'aimes, ne me quitte pas ce
r !
DELPHINE, *agacée.* — Donne-moi une raison.
HUGUES. — Et toi donne-moi cette preuve.
DELPHINE. — Des preuves ? Tu as besoin de
euves !
HUGUES. — Qu'est-ce que c'est une soirée à
péra ? Tu peux bien me sacrifier ça. C'est
s important pour moi.
DELPHINE. — Hugues, ne fais pas l'enfant !
HUGUES. — Ecoute, Delphine, si tu m'aban-
nnes ce soir... Je ne sais pas ce qui va se
sser.
DELPHINE. — Et moi je le sais très bien ! Tu
vas dîner tranquillement. Tu liras ta revue
graphique dans ton lit et je te trouverai en-
rmi, bien sage... tandis que moi j'aurais eu
soirée empoisonnée par toutes tes his-
res !
HUGUES. — Et si tu ne me retrouvais pas ?
DELPHINE. — Enfin qu'est ce que ça veut
e, ces menaces ?
HUGUES. — Je suis capable de tout, Delphine.
DELPHINE. — Oh ! ça ne prend pas !... Je
entends qui claxonnent...
HUGUES. — Une dernière fois... Delphine...
DELPHINE, *au seuil.* — Je te téléphone pen-
nt l'entr'acte. J'espère que tu seras calmé !

Elle sort.

HUGUES, *il appelle.* — Delphine !...

Bruit de la porte qui claque.

SCENE IX

HUGUES, puis IRMGARDT

Hugues s'écroule la tête dans ses mains. Il pleure peut-être un instant. Il se lève, il marche de long en large, se ronge nerveusement les ongles, puis va droit au téléphone qu'il décroche... Il forme un numéro.

HUGUES, *au téléphone.* — « Allo... l'Interur-
n ?... Je voudrais la Haute-Savoie... le 15 à
ambéry... oui, le 15... Combien d'attente ?...
, je raccroche. Ici Maillot 18-20... Merci. »

Il raccroche. A nouveau, il se laisse tomber dans un fauteuil... Il attend. Apparaît, traînant la savate, Irmgardt.

IRMGARDT. — Monsieur...
HUGUES, *sursautant.* — Qu'est-ce que c'est ?
IRMGARDT. — Je peux servir Monsieur ?
HUGUES. — Non... ne vous occupez pas de moi.
IRMGARDT. — J'attends ou je mets tout sur la table ?
HUGUES. — Je n'ai pas faim.
IRMGARDT. — Monsieur ne veut pas que je lui fasse un sandwich ? Il reste de la raie au beurre noir d'avant-hier midi... Faudrait tout de même la finir !
HUGUES. — Non merci.
IRMGARDT. — Alors... Je peux monter ?
HUGUES, *énervé.* — Oui... le plus haut possible !
IRMGARDT. — Monsieur permet que je prenne un bouquin dans la bibliothèque ? De la série noire... à ne pas lire la nuit. Il n'y a rien de tel pour me faire dormir !
HUGUES. — Si vous voulez.
IRMGARDT. — Merci, monsieur. *(Mouvement de sortie.)* ...Si j'avais su que je serais libre de si bonne heure, je serais allée à Bécon chez ma belle-sœur. On la fait tourner ce soir.
HUGUES. — Dans un film ? Votre belle-sœur ?
IRMGARDT. — Non, monsieur. Pas ma belle-sœur !... la table !

Irmgardt sort. Hugues reste seul. Sonnerie du téléphone. Il va décrocher.

HUGUES. — « Allo... Allo... Allo, Chambéry... Allo, c'est toi maman ?... C'est Hugues *(il répète)* Hu-gues... Tu n'entends pas ?... Hugues, ton fils Hugues !... Tu vas bien ? Et Père ?... Ah ! c'est vrai, vous vous couchez de bonne heure... Je te demande pardon... Bon, je me dépêche : voilà, c'est une grande nouvelle : je reviens !... Mais chez toi... chez nous... à la maison !... Non, non... tout seul... J'ai quelques jours de vacances, alors j'en profite... Tout de suite, cette nuit, le premier train !... *(La voix retombe.)* Ah !... Ah... Ah... Evidemment, ça ne tombe pas très bien... Mais dans la petite chambre du grenier ?... Les pommes de terre ?... Ah ! oui... Et chez Tante Suzanne ?... Vous êtes en froid ? Oui... c'est un peu délicat, je comprends bien. Bon. Eh ! bien... tant pis... Ça m'aurait fait plaisir de vous revoir tous... depuis si longtemps !... Oui, oui... la prochaine fois, je t'écrirai... Je tâcherai de le savoir plus tôt... C'est ça... Je vous embrasse bien fort... Au revoir, ma petite maman. »

Hugues raccroche lentement, Il reste chancelant sous le coup. Irmgardt revient et aperçoit Hugues.

IRMGARDT. — Chienne de vie !
HUGUES. — Qu'est-ce que vous voulez encore ?
IRMGARDT. — Monsieur n'a besoin de rien ?
HUGUES. — Mais non, je vous l'ai déjà dit.
IRMGARDT. — Ça n'a pas l'air d'aller ?
HUGUES. — Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

IRMGARDT. — Oh ! ce que j'en disais... *(Fausse sortie.)* Je ferme le gaz ?

HUGUES, *sursautant.* — Pourquoi me demandez-vous ça ?

IRMGARDT. — Si monsieur veut se faire réchauffer quelque chose un peu plus tard ?

HUGUES. — F...-moi la paix, vous avez compris !

IRMGARDT, *placide.* — D'accord.

Elle sort. Hugues ouvre machinalement le tiroir du secrétaire. Son regard se fixe. Il en retire un petit revolver qu'il manipule, songeur. Irmgardt réapparaît.

IRMGARDT. — « Le Macchabée est dur à cuire ».

HUGUES, *il se lève d'un coup.* — Quoi ?

IRMGARDT, *montrant le bouquin.* — C'est titre du livre que je me suis permis d'emprunter. Que Monsieur ne le cherche pas !... *(Fausse sortie.)* ...Au cas où Monsieur voudrait servir de l'objet, je le préviens qu'il ne marche pas. Je l'ai déjà essayé sur le chat de la concierge !... Bonne nuit, monsieur !

Hugues se laisse tomber au premier plan, le menton dans la main. Il jette le revolver.

HUGUES. — Quelle maison ! Il n'y a même pas moyen de se tuer tranquille !

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Les meubles du salon sont recouverts de housses, le lustre enveloppé de tulle. Quand le rideau se lève Bella, Delphine et Mme Muller sont assises en cercle. Mme Muller, grande forte femme en voiles de deuil. A côté d'elle, un sac de voyage et un énorme parapluie.

SCENE PREMIERE

BELLA, DELPHINE, Mme MULLER

Mme MULLER. — Je me suis dit qu'il valait mieux en avoir le cœur net... Alors j'ai fait ma valise, j'ai pris mon billet de chemin de fer et me voilà !

BELLA. — Excusez-moi, chère madame, de vous recevoir dans ce salon fermé aux visites pour l'hiver ! Si j'avais pu me douter...

DELPHINE. — Oui, mère, vous auriez dû prévenir. On serait allé vous chercher en taxi à la gare.

Mme MULLER. — Inutile, ma fille ! Je ne veux surtout déranger personne...

Coup d'œil désapprobateur sur l'appartement.

BELLA. — Après une nuit en chemin de fer, vous devez éprouver le besoin de vous rafraîchir, faire un brin de toilette. Puis-je...

Mme MULLER, *elle la toise.* — Sentirais-je mauvais ?

BELLA ET DELPHINE, *se récriant.* — Oh !... Loin de moi une telle !...

Mme MULLER. — Allons, allons. Droit au but... Je ne suis point venue de Chambéry pour faire des manières. Que s'est-il passé exactement ?

DELPHINE, *pleurant.* — C'est épouvantable !

Mme MULLER. — Je n'ai rien compris à vos lettres, truffées de fautes d'orthographe. Racontez-moi tout, en ordre, depuis le début.

BELLA, *elle se lance.* — Eh ! bien voil aussi extraordinaire que cela puisse paraî il y aura mercredi cinq semaines que...

Mme MULLER, *l'interrompant.* — Pas vou *(Désignant Delphine :)* Elle !

DELPHINE, *se mouchant.* — Hugues a paru.

Mme MULLER. — Comment cela, disparu ?

DELPHINE. — Aucune trace. Il n'a laissé cune trace ! Ce soir-là, nous étions allé l'Opéra avec Maman et Parrain. Hugues a refusé de nous accompagner, selon son ha tude... Comme il était assez tard — n avions été souper après le spectacle — je rentrée sans faire de bruit et je me suis dés billée dans le noir pour ne pas le réveil C'est en me glissant dans le lit, alors que m'approchais doucement pour l'embrasser..

Mme MULLER. — Passons, ma fille, passo

DELPHINE. — ...que je me suis aperçue sa place était vide. *(Elle pleure.)* Plus d' gues !

Mme MULLER. — N'avait-il point laissé billet ?...

DELPHINE. — Rien. Absolument rien. To ses affaires étaient là. Il est parti les ma vides...

BELLA, *mezza voce.* — Comme il était ver

Mme MULLER. — Et depuis ?

DELPHINE. — Et depuis... aucune nouvel

BELLA. — Ai-je droit à la parole ? Vous p sez bien, madame, que tout ce qu'il est hum nement possible de faire pour le retrouve été tenté. J'ai des amis très influents à la fecture qui se sont mis, je dois le dire, en pour m'être agréable !

Mme MULLER. — Sans aucun résultat ?

BELLA. — Aucun. Je pense que vous me rez gré, madame, d'avoir fait en sorte qu secret le plus absolu ait été gardé jusqu'à sent sur cette affaire... Votre mari le juge, a

ie nous-mêmes, devons tout mettre en œuvre our éviter le scandale.

Mme MULLER. — Certes. Et je suis fort aise vous l'entendre dire. Bien que chez vous, adame, cette aversion soudaine pour le scan-le me paraisse un peu... tardive !

DELPHINE. — J'espérais un moment que mon ari serait à Chambéry...

Mme MULLER. — Hélas non ! Bien qu'il eut anifesté la velléité de rentrer dans le sein de famille...

DELPHINE. — Ah ! oui ?

Mme MULLER. — Je fais le rapprochement ec certain coup de téléphone ! *(Scrutant sé-rement Delphine :)* Si je ne m'abuse, le tor-on brûlait dans le ménage, comme on dit !

DELPHINE. — Hugues était ombrageux ces rniers temps, plutôt difficile !...

Mme MULLER. — Ne lui donniez-vous point s raisons de l'être ? Je n'y mettrais pas ma ain au feu. Mais cela ne me regarde pas !

BELLA. — La conduite de ma fille est irré-ochable !

Mme MULLER, *persifleuse.* — Du moment que st vous qui le dites, madame, je ne saurais douter ! ...Réfléchissons... Bien que cette entualité me répugne à envisager — mais rès tout, étant donné le milieu, la chose n'est s impossible ! — pensez-vous que mon fils eu, disons le mot, une maîtresse ?

DELPHINE, *se récriant.* — Hugues ? Jamais la vie ! Je vous défends !...

Mme MULLER. — Hé là, hé là, gamine !...

BELLA. — A vrai dire, je ne le crois pas. Il en avait ni les moyens, ni... la carrure ! Mais ec les hommes, vous savez !...

Elle fait un geste large.

Mme MULLER, *glacée.* — Non madame, je ne is pas. C'est « vous » qui savez !

DELPHINE. — Il avait parlé de partir pour nanarive !

Mme MULLER. — Nous voilà sur une piste !

BELLA. — J'ai fait alerter le Gouverneur. S'il était, on m'aurait prévenue !

Mme MULLER, *avec un geste large.* — Alors ?

DELPHINE. — Que croire ? Que faire ? Je en peux plus. J'ai déjà maigri de trois kilogs !

BELLA. — Il faudrait tout de même être té !... Pour le moment, ma fille est égarée r le chagrin. Nous sommes tous égarés par chagrin ! Mais enfin Delphine a la vie de-nt elle, et... vous me comprenez, madame ?

DELPHINE. — Tais-toi, maman !

Mme MULLER. — De notre côté — quelque uloureuse que puisse être une telle supposi-n — il est certaines initiatives, certaines for-alités auxquelles nous sommes obligés de mmencer à songer... Hugues avait douze frè- et sœurs... Vous me comprenez, madame ?

DELPHINE, *elle se bouche les oreilles.* — ez-vous vous taire !... Hugues n'est pas ort ! Il ne m'a pas fait ça ! J'en suis sûre !

Elle sort en courant.

SCENE II

BELLA, Mme MULLER

BELLA. — Excusez-la. Ses nerfs la trahissent. C'est cette incertitude qui est le pire ! Pour moi, la question ne fait pas de doute. Et je vois à votre tenue, madame, que vous partagez mon sombre pressentiment.

Mme MULLER. — Depuis trente ans je porte le deuil, madame, en permanence. Dans nos familles, hélas ! un mort chasse l'autre !

BELLA. — En un sens, il est à souhaiter que diligence soit faite... pour retrouver le corps.

Mme MULLER. — Pauvre petit ! *(Elle se mouche bruyamment.)* J'avais toujours prédit que cela se terminerait mal ! Ah ! en voilà un qui n'aura guère donné satisfaction à ses parents ! Et pourtant rien n'a été négligé pour son éducation, je vous prie de le croire. Le juge ne badinait pas : levé à cinq heures trente l'hiver, cinq heures l'été comme ses frères et sœurs, lavé à l'eau froide bien entendu et couché dans un dortoir sans chauffage par nos plus rudes gels savoyards. Ainsi, jamais un rhume et une constitution vigoureuse !

BELLA. — On l'aurait à moins !

Mme MULLER. — A huit ans, pensionnaire chez les Jésuites d'où il ne sortait que pour les grandes vacances. Nous l'envoyions alors faire un stage à la ferme ! La vie saine, au grand air... Je dois reconnaître qu'à l'encontre de ses frères et sœurs qui tenaient du juge, Hugues avait hérité de moi sa sensibilité...

BELLA. — Presque maladive !

Mme MULLER. — Elève moyen, il a passé des examens moyens, ayant tout juste la moyenne ! Pendant la guerre, il fit le Maquis, au lieu des Ponts et Chaussées comme son père le lui conseillait ! Il en revint soldat de deuxième classe, alors que Loïc, son frère cadet, qui avait sagement attendu d'être appelé pour son service, nous rapportait une ficelle de sous-lieutenant !

BELLA. — Je vous l'accorde, il n'a jamais été très débouillard !

Mme MULLER. — ...Et puis, ça a été ces malencontreuses semaines de camping sur la Côte d'Emeraude...

BELLA. — Vous voulez dire Dinard, où il a eu la chance de rencontrer Delphine ?

Mme MULLER. — Dans les dunes, je crois !... Après, il a bien fallu réparer !

BELLA. — Réparer ! Ma fille n'avait besoin d'aucune réparation... Elle se serait même beaucoup mieux réparée toute seule ! *(Entre Irmgardt avec une énorme corbeille de fleurs.)* Qu'est-ce que c'est Irmgardt ? En voilà des façons d'entrer sans frapper !

Mme MULLER, *écrasant une larme.* — Des couronnes, déjà !

IRMGARDT. — Chauchoin ! *(Clin d'œil à Bella.)* Encore !

BELLA. — C'est pour Delphine. Apportez-lui dans sa chambre, voyons !

Irmgardt sort avec la corbeille.

Mme Muller. — Eh ! bien, madame, je crois que je vais lever le siège. *(Elle se dresse.)* Nous n'avons plus rien à nous dire.

Bella. — Aujourd'hui même, j'irai au commissariat de police faire la déposition en règle. Nous vous tiendrons au courant.

Mme Muller. — D'où puis-je envoyer un télégramme pour annoncer mon retour ?

Bella. — Il y a un bureau de poste au coin de la rue... Vous repartez déjà ?

Mme Muller, *sublime.* — Ces dames de l'Ouvroir sont surchargées de travail à l'approche des fêtes de Noël. Je m'y dois !... Douloureuse mais vaillante, je tresserai des guirlandes, je plisserai des lanternes vénitiennes, j'effilocherai des cheveux d'ange pour nos chers petits orphelins. Adieu, madame !

Bella. — Bon voyage !... *(Elle l'accompagne vers la sortie et revient au bout d'un instant.)* La sainte femme ! Si le Bon Dieu voulait me faire plaisir, le rapide de Chambéry déraillerait ce soir ! ! !

Delphine entre, venant de la chambre.

SCENE III

BELLA, DELPHINE

Delphine. — Je ne veux pas de ces fleurs dans ma chambre !

Bella. — Comment te sens-tu mon ange ?

Delphine, *boudeuse.* — Couci-couça.

Bella. — Nous allons sortir. L'air te fera du bien.

Delphine. — Ces orchidées ! Je les déteste ! Tu entends, Bella, je ne veux plus rien recevoir de Chauchoin !

Bella. — C'est facile, ma petite fille, dis-le lui !

Delphine. — Je ne veux plus le voir non plus !

Bella, *aigre.* — Dans ce cas, il eut mieux valu tout de suite refuser son invitation de ce soir.

Delphine. — C'est toi qui a accepté en contrefaisant ma voix au téléphone. J'ai entendu.

Bella, *dans une volte-face.* — Parce que depuis cinq semaines que tu le fais marcher, Chauchoin il était temps de lui donner un petit encouragement ! Tu n'as pas de cœur !

Delphine, *indignée.* — Oh ! J'ai toujours dit non !

Bella. — Cet homme est fou de toi... à la merci d'une attaque, prêt à aller décrocher la lune si tu le lui demandais !

Delphine, *flattée quand même.* — Tu crois ?

Bella. — Dès la première rencontre j'ai vu que tu le tenais... C'est uniquement pour toi qu'il s'est envoyé Lucie !

Delphine, *tombant des nues.* — Lucie ?

Bella. — « Lucie de Lamermoor ! »

Delphine. — Si ce n'est pas moi, ce sera une autre !

Bella. — C'est pour cela — qu'à choisir j'aimerais infiniment mieux que ce soit toi !

Delphine. — Non. Bella... *(Elle sort s mouchoir.)* Pas déjà ! *(Petit sanglot.)* Pas e core !

Bella. — Qu'est-ce que tu espères ? Il fa te faire une raison, ma petite fille... Ton ma il est loin ! *(Geste vague.)* Tu crois qu'il a rait la délicatesse — que dis-je, la correction — de laisser un petit mot pour nous dire qu allait se tuer ? Je t'en fiche ! Monsieur éta bien décidé à nous empoisonner jusqu'au bo et au delà ! Tandis que lui reposait bien tra quille pour l'Eternité !

Delphine. — S'il s'est tué, il me le paiera

Bella. — Pour ça, vous vous arrangerez pl tard ! Mais pour le moment, tu vas me faire plaisir de sécher tes larmes et d'être un p moins égoïste !

Delphine, *mélancolique.* — Hugues est là Je le sens partout dans l'appartement... *(E marche à travers la pièce.)* Toujours présent Tiens, cette brûlure de cigarette sur la tab chinoise... c'est lui !

Bella. — Des souvenirs comme ça, il en laissé quelques-uns dans la maison !

Delphine, *continuant sur le même ton.* Le rond du verre sur le vernis, c'est aussi !... Et cette tache d'encre sur le cuir secrétaire, tu vois ? C'est un jour qu'il a vou remplir son stylo !...

Bella. — Des brûlures, des taches, des jets cassés... voilà tout ce que cet homme au laissé derrière lui !

Delphine, *de plus en plus émue.* — Dans salle de bains, sa brosse à dents est toujou dans le verre.. son tube de crème à raser s l'étagère... il me semble qu'il diminue... m'imagine qu'une main vient d'y toucher, le déplacer imperceptiblement !

Bella. — Il prend de temps en temps à Ir gardt la fantaisie de faire le ménage !

Delphine. — Parfois sur son blaireau, découvre des traces de mousse... encore h mide !

Bella. — Ça m'étonnerait tout de même q la bonne se rase !... Tu divagues !

Delphine. — La nuit, je me réveille en s saut. J'entends des bruits, des craquements zarres...

Bella. — Il faut que je me décide à prend un chat !

Delphine. — Je dors mal... J'ai des cauc mars... Je rêve qu'on entre dans ma chambr qu'une ombre se penche sur moi... *(Elle va jeter dans les bras de sa mère.)* Bella, j peur !...

Bella, *pas très rassurée.* — Allons, allon assez de simagrées ! Tu nous donnerais la ch de poule avec toutes ces histoires. *(On son à la porte d'entrée.)* Tiens, voilà Parrain. lui montre pas cette figure. Lui qui vient pour se distraire !

Parrain entre en pardessus.

SCENE IV

BELLA, DELPHINE, PARRAIN

PARRAIN. — Mesdames, je vous baise les mains. Petite Delphine, j'ai pensé à vous en passant place de la Madeleine...

BELLA. — Tu vois Delphine !

PARRAIN. — Je vous apporte des loukoums !

BELLA, *elle prend la boîte.* — J'en raffolle !

DELPHINE. — Merci, parrain ! Ne me regardez pas, j'ai le nez rouge !

PARRAIN. — Vous allez venir avec nous à l'exposition canine. Ça vous remontera le moral !

BELLA. — Il y a un petit changement de programme, cher grand ami. Nous devons nous rendre au commissariat de police du quartier pour la déposition que vous savez !

PARRAIN. — Je vous accompagne. Cela fera plus sérieux.

DELPHINE, *suppliante.* — Si l'on attendait encore... jusqu'à demain !

BELLA, *prenant Parrain à témoin.* — Elle nous ferait avoir les pires ennuis !

PARRAIN. — Je ne sais déjà pas comment vous allez expliquer ce silence prolongé !

BELLA. — Tu entends ce que dit Parrain ?

DELPHINE, *cédant.* — Puisqu'il le faut !

Bella entraîne Delphine vers sa chambre.

BELLA, *à Parrain.* — Le temps de passer un manteau !

Elles sortent.

Parrain resté seul, ouvre la boîte de loukoums, en mange un délicatement.

PARRAIN, *la bouche pleine, amateur.* — ...A la rose !... *(Sursautant soudain, il tourne autour de lui et d'une voix étranglée :)* ...Qu'est-ce que c'est ?... Il y a quelqu'un ?... *(Se rassurant :)* Sans doute une chasse d'eau à l'étage !

VOIX DE BELLA, *dans l'entrée.* — Eh ! bien, vous venez cher grand ami ? Nous vous attendons... Nous sommes prêtes !...

PARRAIN, *se précipitant.* — Voilà... Voilà... J'arrive !

Bruit de la porte d'entrée.

SCENE V

HUGUES, IRMGARDT

La scène reste vide un instant. Irmgardt apparaît, venant de l'entrée. Furtive, elle traverse le salon, va ouvrir la porte de la chambre. Elle écoute... Puis revenant sur ses pas, elle disparaît en direction de la cuisine, pour revenir presqu'aussitôt avec un plateau sur lequel est disposé un vrai petit repas. Irmgardt pose le plateau sur la table chinoise... puis sortant de sa poche de tablier une clef, elle se dirige vers le placard qu'elle ouvre à deux battants...

Allongé sur un lit-cage qui occupe tout le bas du placard, au milieu d'objets hétéroclites (défroques, vieux journaux, cartons) éclairé par une lampe électrique enveloppée d'un papier formant abat-jour de couleur verte et qui donne à l'ensemble une lumière aquatique — drapé d'un vieux kimono effrangé ayant appartenu à sa belle-mère, Hugues se révèle à nos yeux.

HUGUES. — J'ai faim !

IRMGARDT. — Elles décollaient pas !... Enfin ça y est ! On est tranquilles !...

HUGUES, *de bonne humeur.* — Quel temps fait-il ?

IRMGARDT. — Sale !

HUGUES, *satisfait.* — Quand on pense que les gens se croient obligés de sortir sous la pluie, dans le vent... dans le froid ! *(Il s'étire voluptueusement.)* Les fous !... *(Il se lève et fait quelques pas dans le salon)* Qu'est-ce que vous m'avez fait de bon pour le déjeuner ? *(Il hume.)* Mmm...

IRMGARDT. — Une tarte à l'oignon... des riz de veau à la fine champagne — tant pis, c'était la dernière bouteille — et de la mousse au chocolat !

HUGUES. — Pas de fromage ?

IRMGARDT, *mutine.* — Du Bleu d'Auvergne... un peu fait, comme vous l'aimez !

HUGUES, *il se frotte les mains.* — Vous me soignez !

IRMGARDT, *attendrie.* — Ça vous change, hein ?

Hugues esquisse quelques mouvements de gymnastique.

HUGUES, *très gai.* — Je me sens en pleine forme, ce matin !... Quoi de neuf ?

IRMGARDT. — On a eu de la visite. Vous avez entendu ?

HUGUES. — Vaguement... Au début, je tendais l'oreille, je voulais savoir ce que l'on disait de moi... Maintenant, je suis bien trop occupé pour perdre mon temps avec ces balivernes... Les journées passent si vite ! *(Il poursuit ses exercices.)* A propos, vous m'apporterez le tome III des Essais de Montaigne ! Sur le deuxième rayon de la bibliothèque... Ah ! Montaigne !... Et dire que je ne l'avais jamais lu !...

IRMGARDT. — Vite à table. Ça va refroidir ! *(Elle dispose le couvert tandis qu'il s'installe.)* Vous avez une de ces mines ! *(Elle le regarde de plus près.)* Ma parole... on dirait que... mais oui, vous bronzez !

HUGUES. — J'ai retrouvé dans le placard une lampe à rayons ultra-violets qui devait appartenir à Delphine... et ma foi, je m'en sers !

IRMGARDT, *en contemplation.* — Ce que vous êtes devenu beau !... Encore un peu de tarte ?

HUGUES. — Merci non... Je ne veux pas m'empâter !

IRMGARDT. — Vous allez pouvoir prendre un bain, ce soir. Ces dames sont de sortie. *(Perfide :)* ...Vous ne me demandez pas où elles vont ?

HUGUES. — Quelle importance !

IRMGARDT. — Dîner en ville... Et avec qui ? Chauchoin. Il a encore envoyé une grande corbeille de fleurs, cet après-midi !

HUGUES, *relevant la tête.* — Ah ! *(Il réfléchit.)* Cela fait combien de temps exactement que... que je me suis retiré ?

IRMGARDT. — Quarante-quatre jours ! Je fais une croix tous les matins sur mon calendrier... On dirait pas, hein ?

HUGUES. — Quarante-quatre jours !... *(Songeur.)* Elle aura donc refusé quarante-trois dîners... *(Tournant la tête vers Irmgardt :)* C'est beaucoup !

Il se remet à manger.

IRMGARDT. — Elles sont parties au commissariat avec le vieux pour alerter la police. Ils vont peut-être faire une enquête...

HUGUES. — Et alors ?

IRMGARDT. — S'ils fouillaient la maison et qu'ils vous trouvent !

HUGUES. — Nous verrons bien...

IRMGARDT. — Je pourrais vous cacher dans ma chambre...

HUGUES. — Ce ne serait pas la même chose !...

IRMGARDT, *elle s'exalte.* — ...Comme dans les films de gangster !

HUGUES. — Excellent fromage ! Vous savez les choisir !

IRMGARDT, *frôleuse.* — Il n'y a pas que le fromage dans la vie !

HUGUES. — Hé ! Hé ! Il tient sa petite place !

IRMGARDT, *offerte.* — Et la femme... Ça ne vous manque pas, la femme ?

HUGUES. — Tiens ! non ! Je n'y avais même pas songé !

IRMGARDT. — ...J'ai été violée, moi, monsieur ! Huit ! ils étaient huit, les brutes... Je revenais du poulailler avec un grand panier d'œufs. Ça a fait une jolie omelette !... Alors vous pensez, le désir de l'homme... je sais ce que c'est !...

HUGUES. — C'est très gentil. Merci beaucoup... Pas pour le moment !... *(Coup de sonnette. Hugues et Irmgardt restent d'abord comme pétrifiés. Et puis c'est la panique.)* Vite ! Il faut tout remettre en ordre...

IRMGARDT. — Oui... Rentrez-moi là-dedans, que je vous boucle... Oh ! la, la, la.

Nouveau coup de sonnette.

HUGUES. — Qu'est-ce qu'on fait du plateau ?

IRMGARDT. — Je n'ai pas le temps de le rapporter à la cuisine... Prenez-le ! *(Elle lui donne le plateau de force. Elle va fermer la porte du placard, mais Hugues cogne.)* Quoi encore ?

HUGUES. — Par pitié... pas le Bleu d'Auvergne !

Il lui tend l'assiette. Troisième coup de sonnette.

IRMGARDT, *affolée.* — Où que je le fourre ? *(Elle hésite au milieu du salon, l'assiette à la main.)* Tant pis !... *(Elle cache le fromage sous le canapé.)* Voilà ! Voilà !...

Elle court ouvrir.

SCENE VI

IRMGARDT, Mme MULLER puis BELLA, PARRAIN, DELPHINE et HUGUES

VOIX DE Mme MULLER, *dans l'entrée.* — Vous êtes bien lambine, ma fille !

IRMGARDT. — Il n'y a personne !

Mme MULLER. — J'ai oublié mon parapluie. Il doit être dans le salon... *(Elle écarte Irmgardt et elle entre.)* ...Le voilà ! *(Elle va prendre son parapluie accroché au dossier d'un fauteuil.)* ...C'est un très bon parapluie. Je n'avais vraiment aucune raison d'en faire cadeau à votre patronne !...

IRMGARDT, *voulant la faire partir.* — Bon... Vous n'avez rien oublié d'autre ? Parce que... c'est pas tout ça... mais j'ai du repassage !...

Mme MULLER. — Vaquez, ma fille, vaquez... *(Elle se laisse tomber lourdement sur le canapé.)* ...Je trouve même que vous en prenez à votre aise. Si vous étiez à mon service !...

IRMGARDT. — Ces dames ne vont pas rentrer de sitôt !

Mme MULLER, *hochant la tête.* — En vadrouille ! Le contraire m'eut étonnée !

IRMGARDT. — Je crois même que ce n'est pas la peine de les attendre !

Mme MULLER. — Vous permettez, pécore, que je reprenne mon souffle ? J'ai les chevilles enflées... D'ailleurs mon train ne repart qu'à onze heures quarante !

IRMGARDT. — Il est quatre heures !...

Mme MULLER, *elle s'installe.* — Justement. J'ai tout mon temps ! *(Tout d'un coup, l'odorat en éveil, elle renifle fortement.)* Est-ce qu'il y a un chien dans la maison ?

IRMGARDT. — Un chien ? Non, madame.

Mme MULLER. — Ou quelqu'autre animal domestique susceptible de s'être oublié dans cette pièce ?

IRMGARDT, *innocente.* — Non... Pourquoi ?

Mme MULLER, *elle la toise.* — Il est vrai que vous êtes rouquine, ma pauvre fille !... *(Elle sort son mouchoir de son sac et s'en évente.)* Allez donc voir dans votre cuisine si j'y suis !

Irmgardt s'éloigne à regret. Bruit d'une porte qu'on ouvre dans l'entrée.

VOIX DE BELLA. — Vous voyez que ça n'a pas traîné ! Le commissaire est vraiment un homme charmant !

VOIX DE PARRAIN. — Je serais bien allé prendre une tasse de thé à la Marquise !

Ils entrent. Bella en tenue de ville.

BELLA. — Tu l'auras ici ton thé, mon gros Loulou !

Elle se trouve nez-à-nez avec Mme Muller.

Mme MULLER. — Ce n'est que moi !

BELLA, *épouvantée.* — Vous avez raté le train ?

Mme MULLER. — Je m'excuse de troubler votre intimité, madame !

BELLA. — Mais pas le moins du monde !... Avec le Président, je ne me gêne pas !

Mme MULLER. — Apparemment !

PARRAIN, *s'inclinant.* — Mes hommages, madame.

BELLA, *présentant.* — Mme Muller... la maman de notre cher... disparu !

Mme MULLER, *sentencieuse.* — Vous trouvez le mot juste, madame ! *(Pincée :)* Rassurez-vous, je ne vous encombrerai pas longtemps !

Delphine entre à son tour en tenue de ville.

DELPHINE. — Tiens ! Mère !... C'est triste à dire, mais depuis que la déposition est faite je me sens un peu moins angoissée.

PARRAIN, *pompier.* — La vie l'emporte toujours !

BELLA. — Tu as bien négligé ta carrière ces derniers temps !

DELPHINE. — Si seulement j'avais un contrat pour Hollywood ! *(Elle soupire.)* Ça m'aiderait à oublier... Je vais changer entièrement de maquillage, de coiffure, de style. Une Delphine nouvelle ! qui ne ressemblera plus en rien à celle que le pauvre Hugues aimait ! Ce sera ma façon de lui rester fidèle !...

PARRAIN. — Cette petite a de bien jolis sentiments ! *(Il va s'asseoir près de Mme Muller sur le canapé.)* Ne trouvez-vous pas, madame ?

Parrain semble soudain saisi par une odeur forte. Il renifle d'abord avec étonnement puis, jetant un regard soupçonneux à Mme Muller, il se relève et change de place précipitamment. Un silence gêné.

DELPHINE. — Eh ! bien voilà... On est tous réunis... sans rien à se dire... comme après un enterrement !

Mme MULLER. — La veuve est en rouge. C'est imprévu !

BELLA. — En effet Delphine, je trouve ça choquant !

DELPHINE. — Vous croyez vraiment que...

BELLA. — Absolument. *(Se tournant vers Mme Muller :)* N'est-ce pas madame ?... D'ailleurs est-il rien de plus seyant que le noir ?

PARRAIN. — Vous-même, chère amie, le portiez à ravir ! Je vous revois à l'enterrement du Major, si belle dans vos voiles...

BELLA, *lancée.* — J'éclipsais la veuve ! Elle en pleurait... de rage ! Mais je sanglotais plus fort !... On ne s'entendait plus dans l'église. Et quand le fou-rire s'en est mêlé... *(Elle rit aux éclats, puis réalisant soudain, elle essaye de se rattraper.)* Un fou-rire nerveux, bien entendu !

DELPHINE. — Qu'est-ce que je vais me mettre ?

BELLA. — Il faut te commander un trousseau.

PARRAIN, *émoustillé.* — Des dessous en Chantilly noir !

BELLA. — Avant toute chose ! Imagine, non mais imagine un peu une veuve qui retire sa robe... sur du linge rose ! De quoi aurais-tu l'air ?

Mme MULLER, *spectrale.* — C'est édifiant !

DELPHINE. — Mais en attendant ?

BELLA. — J'ai gardé tous mes crêpes... Ils doivent être par là dans un carton... *(Elle réfléchit.)* Et si je ne m'abuse... dans ce placard.

DELPHINE. — Ils ne sont pas brûlés depuis le temps ?

BELLA. — Regardons tout de suite. *(Avec intention :)* Comme ça, tu pourras les porter dès ce soir ! *(Elle se lève et se dirige vers le placard.)* Tiens ! Comment se fait-il qu'il n'y ait pas la clef ? *(Elle appelle :)* Irmgardt ! Irmgardt ! Cette maison est tenue en dépit du bon sens !

Mme MULLER. — Vous êtes deux femmes pourtant !

BELLA. — Cette fille devient impossible. En vérifiant les comptes du mois, je me suis aperçue qu'elle faisait drôlement valser l'anse du panier... Et cette manie de laisser la porte de la cuisine ouverte ! Cela empeste dans ce salon... *(Irmgardt arrive.)* Ah ! tout de même !

IRMGARDT. — Madame a appelé ?

BELLA. — Où est la clé du placard ?

IRMGARDT, *faisant l'idiote.* — Quel placard ?

BELLA. — Le placard. *(Elle le lui désigne.)* Eh ! bien, répondez !

IRMGARDT. — Je... je l'ai perdue !

BELLA. — C'est insensé !... Et qu'attendiez-vous pour faire venir le serrurier ?

IRMGARDT. — Pour ce qu'il y a dedans !... Rien que des vieilles saloperies !

BELLA. — Je ne vous demande pas votre avis. Il se trouve que j'ai justement besoin d'y chercher quelque chose. Voyez dans quel embarras vous nous mettez !

DELPHINE. — Ça ne fait rien, Bella. Plus tard !

BELLA. — Quand j'ai envie d'une chose, moi, c'est tout de suite !

IRMGARDT. — Je vais chercher la clé... mais il faut le temps !

BELLA. — Courez jusque chez le serrurier et ramenez-le de suite.

Mme MULLER. — Inutile. J'ai là mon trousseau. Mes clés ne me quittent pas. Ce serait le diable qu'aucune ne convienne ! *(Elle soulève discrètement sa jupe et détache un véritable trousseau de sœur tourière.)* Chez nous, tout est bouclé à double-tour, linge et confitures. Voilà ce que j'appelle tenir une maison ! *(Elle se dirige vers le placard.)* Voyons un peu !

IRMGARDT, *se mettant devant le placard, les bras en croix.* — N'ouvrez pas !

BELLA. — Qu'est-ce qu'il lui prend ?

PARRAIN. — Oh ! Oh ! voilà qui est étrange !

DELPHINE. — Pourquoi, Irmgardt ?

IRMGARDT, *hagarde.* — C'est... c'est plein de rats !

BELLA ET DELPHINE, *hurlant.* — Des rats !... Quelle horreur ! N'ouvrez pas... Pour rien au monde !...

PARRAIN. — Je n'aime pas du tout ces animaux-là !

Mme MULLER. — A coups de talon et de para-

pluie, je vous les extermine ! *(Ecartant Irmgardt.)* Pousse-toi, souillon !

IRMGARDT, *pleurnichant.* — Il va falloir que je me cherche une autre place !

Mme MULLER, *essayant une clé.* — Celle-ci ne va pas... *(Second essai.)* Essayons une autre... non plus... *(Elle fourrage dans son trousseau. Bella et Delphine blotties dans les bras l'une de l'autre et Parrain s'abritant derrière un fauteuil, assistent muets à l'opération.)* Ah ! je crois que voici la bonne !... en forçant légèrement... *(Elle tourne la clé dans la serrure.)* Ça y est !... Je l'ai !...

Mme Muller rejetant les deux battants, ouvre le placard en grand. Hugues apparaît. Un cri de saisissement général.

BELLA. — Aaaah !

PARRAIN, *la voix étranglée.* — Un homme dans le placard !

DELPHINE. — Le fantôme d'Hugues !

Elle défaille.

Mme MULLER. — Petit galopin, qu'est-ce que tu fais dans ce placard ?

Un silence.

HUGUES, *badin.* — Hein ! Vous ne vous attendiez pas à me trouver là ?

DELPHINE. — Je rêve... Il parle...

PARRAIN. — C'est une plaisanterie du plus mauvais goût !

BELLA, *reprenant le dessus.* — Et d'abord, qui vous a permis de prendre mon vieux kimono ?

Mme MULLER. — M'avoir fait venir de Chambéry pour une partie de cache-cache, je trouve çà un peu raide !

HUGUES, *aimable.* — Vous allez bien, tous, depuis le temps ?

DELPHINE, *courant vers lui.* — Hugues !... Mon petit Hugues !

Elle l'embrasse.

IRMGARDT, *désabusée.* — Bon... Eh ! bien je n'ai plus qu'à retourner dans ma cuisine !

Elle s'éloigne, traînant la savate.

BELLA, *l'arrêtant.* — Une minute, vous !... J'ai quelques explications à vous demander. Vous ne serez pas de trop !

HUGUES. — Irmgardt n'a fait qu'obéir à mes ordres !

BELLA, *apercevant les reliefs du repas.* — Vous vous mettiez bien ! De la tarte à l'oignon, de la mousse au chocolat. Rien que ça ! *(A Irmgardt :)* Et vous ne saviez même pas faire cuire un œuf !

IRMGARDT. — J'ai mes jours !

BELLA. — Vos huit jours, vous voulez dire !

DELPHINE. — Enfin, mon chéri, qu'est-ce qui t'a pris ?

PARRAIN, *avec geste à l'appui.* — Complètement toc-toc !

Mme MULLER. — Une bonne paire de taloches, voilà tout ce qu'il mérite !

Hugues s'allonge sur son lit, rêveur, et les contemple.

DELPHINE, *avec autorité, aux autres.* — Laissez-nous. Je veux rester seule avec Hugues.

BELLA. — Il me semble tout de même que nous avons notre mot à dire !

PARRAIN. — C'est très imprudent. Il est peut-être dangereux !

DELPHINE. — Je vous en prie, tous...

IRMGARDT. — Eh ! bien, qu'est-ce que vous attendez ? Vous voyez pas qu'on est de trop.

Elle va prendre le fromage sous le canapé et sort vers la cuisine à la stupéfaction générale.

Mme MULLER. — J'étais assise sur le garde-manger !

BELLA. — Oh ! nous n'en sommes plus à ça près !... Allons dans mon boudoir, puisqu'on nous chasse !

PARRAIN. — Nous y serons à proximité, prêts à appeler Police-Secours...

Mme Muller et Parrain précèdent Bella vers la chambre.

BELLA. — On le croyait mort ! C'était trop beau !... Il faut toujours qu'il nous donne de fausses joies, celui-là !...

Elle sort à son tour.

SCENE VII

HUGUES, DELPHINE

Delphine et Hugues se contemplent un instant en silence, un peu gênés.

DELPHINE. — Hugues... dis-moi quelque chose !

HUGUES. — Oui, ma chérie *(Une minute de réflexion.)* C'est bête !... mais je ne trouve rien !

DELPHINE. — Depuis si longtemps qu'on ne s'est pas vus !

HUGUES. — Le temps, tu sais ! Pour moi, ça ne signifie plus grand chose !

DELPHINE. — Mais il y en a d'autres pour qui cinq semaines, ça signifie un certain nombre de jours et pas mal de nuits blanches, je te prie de le croire !

HUGUES. — Pas d'où je reviens !

DELPHINE, *prudente.* — D'où reviens-tu Hugues ?

HUGUES. — De loin... de très loin !

DELPHINE. — Très loin ! *(Avec un coup d'œil au placard :)* Tu exagères !

HUGUES. — J'ai fait un grand voyage, Delphine.

DELPHINE. — Derrière cette porte ?

HUGUES. — Un grand voyage... en moi-même

DELPHINE. — Tu es sûr que tu te sens tout à fait bien ?

HUGUES. — Je ne suis pas fou, rassure-toi

DELPHINE. — Enfin, tu ne vas pas me dire que d'aller s'enfermer dans un placard, c'est une idée qui viendrait à quelqu'un de normal

HUGUES. — Tu n'as jamais eu envie de t'enfermer dans un placard, Delphine ?

DELPHINE. — Jamais !

HUGUES. — Réfléchis bien !

DELPHINE. — Enfin, Hugues !

HUGUES. — Alors ma petite fille, c'est toi qui es anormale ! Tout le monde a eu dans son existence plus ou moins l'envie de s'enfermer dans un placard !

DELPHINE. — Tu crois ?

HUGUES. — Dans tes jeux d'enfant, lorsque tu te cachais sous un lit ou dans un recoin de cagibi, recroquevillée sur toi-même, bien au chaud, invisible... est-ce que ce n'était pas merveilleux d'entendre les autres qui te cherchaient dans l'appartement ou la bonne qui t'appelait, affolée... et toi, de ne pas répondre !...

DELPHINE. — Je ne jouais pas quand j'étais petite. On m'empêchait d'aller avec les autres enfants. Alors je me déguisais toute la journée avec les robes de maman.

HUGUES. — Moi, au collège, pendant l'étude du soir, je demandais à sortir et j'allais m'enfermer dans les cabinets pour rêver !

DELPHINE. — C'est poétique !

HUGUES. — Rimbaud raconte qu'il y passait des heures, tel un roi sur son trône...

DELPHINE. — Tu lis Rimbaud, maintenant ?

HUGUES. — Je le sais par cœur !... Oui Delphine, ce qui nous pousse vers les cagibis, les cabinets et les placards, c'est ce vieil instinct animal de la tanière et peut-être, inconsciemment, le désir qu'a chaque homme de revenir d'où il vient : dans le ventre de sa mère !

DELPHINE. — Tu veux revenir dans le ventre de ta mère ?

HUGUES. — C'est une image !

DELPHINE. — Eh bien ! tout cela est très joli, et les gens ont peut-être une envie folle de s'enfermer dans des placards, mais eux, ils ne le font pas !

HUGUES. — Simplement parce qu'ils n'en ont pas l'occasion !

DELPHINE. — Tu l'as eue, toi, peut-être ?...

HUGUES. — Tu me l'as donnée.

DELPHINE. — Pas possible ?

HUGUES. — Un certain soir que je me sentais vraiment très seul et malheureux, je t'ai suppliée de rester avec moi. Tu es sortie. Je touchais le fond du désespoir. Ce soir-là, j'ai voulu me tuer...

DELPUINE. — Oh ! Hugues !...

HUGUES. — Et puis j'ai réfléchi — et je me suis dit qu'au fond, l'idée n'était peut-être pas si bonne ! D'abord, c'est très compliqué de se tuer. Ensuite on risque de se faire mal — tu sais comme je suis maladroit — ; enfin, pour être franc, je n'avais pas « entièrement » envie de me tuer ! Je voulais surtout t'embêter ! J'imaginais tes larmes, tes remords, ta colère... Oui, mais une fois mort, cela me faisait une belle jambe !.. Tu me suis, Delphine ?...

DELPHINE. — Je te devance, et je t'attends même, au tournant !

HUGUES. — L'idée m'est donc venue de faire le mort, d'assister caché au doux spectacle de ton chagrin...

DELPHINE. — Salaud !

HUGUES. — Oh ! J'ai bien pensé aussi à m'exiler, à partir seul pour Tananarive. Mais vivant, je ne pouvais non plus me résoudre à m'éloigner de toi... Je t'assure que c'était de beaucoup la meilleure solution !

DELPHINE. — De beaucoup !

HUGUES. — Sans argent, sans but, humilié, bafoué, rejeté de toutes parts... J'échouai dans le cagibi. Je m'y terrai comme une bête traquée, blessée à mort...

DELPHINE. — Une grosse bête !

HUGUES. — Au début, ça a été pénible, je ne te le cache pas... J'avais des crampes, des fourmis dans les jambes... et puis ta sincérité me bouleversait...

DELPHINE. — Je te hais !

HUGUES. — Cent fois, j'ai eu envie de sortir et de me jeter à tes pieds pour te demander pardon...

DELPHINE. — Mais tu ne l'as pas fait !

HUGUES. — Une nuit, n'y résistant plus, je suis arrivé à me glisser jusqu'à ta chambre et je t'ai regardée dormir...

DELPHINE. — C'est malin ! Si je m'étais réveillée... Vous faire des peurs pareilles !...

HUGUES. — Les jours ont passé... Je me suis organisé. Irmgardt a été parfaite. Il s'agit de savoir la prendre, voilà tout !...

DELPHINE. — Tu as su, il faut croire !

HUGUES. — Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenu !

DELPHINE. — Tu serais sorti du placard !

HUGUES. — Un peu plus tôt, peut-être !

DELPHINE. — Alors, Hugues, tu veux toujours mourir ?

HUGUES. — Moi ?... Mais je commence à peine à vivre ! J'avais peur de tout, tout m'angoissait, m'énervait ! Paris, son trafic, son bruit infernal, la cohue du métro, la sonnerie du téléphone, les gros titres des journaux qui vous jettent en pleine figure leurs guerres, leurs bombes, leur boue quotidienne... Et tout d'un coup, le calme, le silence, la paix !... Je savoure chaque minute au maximum. Les bruits de la maison me parviennent étouffés, comme ceux d'une planète lointaine, microscopique... à Dieu le père !

DELPHINE. — Eh ! bien mon ami, tu ne te mouches pas du pied !

HUGUES. — Toutes proportions gardées !

DELPHINE. — Et qu'est-ce que tu fiches, toute la journée... sur ton nuage ?

Elle désigne le placard.

HUGUES. — Je lis, j'écris, je médite.

DELPHINE. — Et moi ? Qu'est-ce que je deviens, moi ?

HUGUES. — Toi ?... Mais tu continues, ma chérie... tu fais ce qu'il te plaît !

DELPHINE, *saisie.* — Comme tu dis ça !

HUGUES. — Je ne m'opposerai plus à ta carrière, sois tranquille !

DELPHINE, *alarmée.* — Tu n'es plus jaloux ?

HUGUES. — Non, Delphine.

DELPHINE. — Et Chauchoin ? Et les combines de Bella ? Tu n'as rien entendu dans ton placard ?... J'étais sur le point de céder, tu sais !

HUGUES. — J'ai confiance en toi.

DELPHINE. — Alors, c'est que tu ne m'aimes plus !

HUGUES. — Je t'aime mieux, au contraire. Je t'aime sans égoïsme, pour toi-même, avec tes qualités et tes défauts. Je t'aime, Delphine, mais... bien !

DELPHINE. — J'aimais mieux quand tu m'aimais mal !

HUGUES, *lui caressant les cheveux.* — Mais non, mon petit, tu verras...

DELPHINE. — Dis, Hugues, essaye d'être un peu jaloux encore... pour me faire plaisir ! De mon côté, je ferai tout ce qu'il faudra pour t'aider ! Sois nerveux, sois ombrageux, sois pessimiste ! Fais-moi une scène ; disputons-nous ! Bats-moi, si tu veux... C'est ça le bonheur !

SCENE VIII

Les mêmes, PARRAIN, BELLA, Mme MULLER, IRMGARDT

PARRAIN, *passant la tête par la porte de la chambre.* — Tout va bien ?

BELLA, *le poussant pour passer.* — Avec un fou dans la maison, ça me paraît difficile !

PARRAIN. — Ne prononcez pas ce mot devant lui, voyons !

BELLA. — Je vais me gêner !

Mme MULLER, *apparaissant à son tour.* — Avant de partir, j'aimerais prendre une petite collation.

BELLA. — Partir ? Vous n'y pensez pas, en nous laissant votre cinglé de rejeton sur les bras !... Remmenez-le à Chambéry !

DELPHINE, *à Bella.* — Hugues est beaucoup moins fou que toi !

PARRAIN. — Je vous dis de ne pas prononcer ce mot, sacré nom d'une pipe !

Mme MULLER. — Si mon fils est dans ce triste état, je vous en tiens pour responsable, mesdames !

BELLA. — Delphine, c'est décidé, tu divorces !

PARRAIN. — On ne peut pas divorcer d'un... *(épelant :)* F. O. U.

DELPHINE. — Tu ferais mieux de décommander Chauchoin, Bella !

BELLA. — Ne me fais pas ça, petite garce !

Le téléphone sonne. Delphine va répondre.

DELPHINE. — Je te le donne, va ! *(Au téléphone :)* « Allo ?... oui, c'est moi... »

Mme MULLER. — S'il faut soigner mon fils, je saurai vous obliger par devant tribunal à nous verser une rente !

PARRAIN. — Un examen sanguin s'impose, pour l'hérédité !

BELLA. — Des menaces ?... Sachez, madame, que j'ai les plus grands avocats dans ma manche !

Mme MULLER. — Dans votre lit !

DELPHINE. — Un peu moins de bruit voyons ! On ne s'entend plus !... C'est mon impresario !

BELLA. — Continuez sur ce ton, madame, et je vous attaque en diffamation !

PARRAIN. — Je servirai de témoin !

Mme MULLER. — Vous êtes en effet bien placé... mon gros Loulou !

DELPHINE, *surexcitée, au téléphone.* — « Comment ?... Lundi matin au studio ?... C'est un rôle important ? »

BELLA. — Alors, cher grand ami, vous me laissez insulter sans rien dire ?

PARRAIN. — Je proteste ! Je proteste même avec véhémence et indignation !

Mme MULLER, *à Parrain.* — Mauviette !

Hugues a suivi la scène, un peu à l'écart d'abord étonné, puis désabusé... Il retourne sans bruit vers le placard, prend le trousseau de clés dans la serrure, et lentement, sans bruit, referme les battants sur lui. Personne ne s'en est aperçu.

IRMGARDT, *surgit, venant de la cuisine.* — Est-ce que je mets les salsifis pour ce soir ?

BELLA. — D'abord vous, raccompagnez Madame !

PARRAIN. — Qui aurait pu respecter cette rosette, sinon mes cheveux blancs !

Mme MULLER. — Joli monde !

DELPHINE, *au téléphone.* — « D'accord ! Préparez le contrat et rappelez-moi demain matin... So long ! » *(Elle raccroche et annonce, triomphante :)* Cette fois, mes enfants, je crois que je la tiens, ma chance !... Hugues !... *(Elle le cherche, surprise.)* Eh ! bien, où est Hugues ?

BELLA. — C'est vrai ! Il a disparu !

PARRAIN. — Impossible qu'il soit sorti sans que nous l'ayons vu !

Mme MULLER, *s'étouffant.* — Le trousseau de clés n'est plus sur la serrure !

BELLA. — Mais alors... mais alors...

PARRAIN. — Il récidive !

DELPHINE, *saisie.* — Ce n'est pas possible

Mme MULLER, *hors d'elle.* — Hugues s'est enfermé dans le placard avec mon trousseau Les clés de la cave, de la lingerie, de la buanderie, du grenier, de toutes mes armoires, du coffre-fort ! Rends-les moi, misérable !

BELLA. — On vous les renverra par la poste.. un de ces jours !... Comptez-y !

IRMGARDT. — Laissez-le donc tranquille ! Là où il est, il n'a besoin de personne... Il est heureux !

Delphine va au placard, et à son tour elle frappe de ses poings la porte fermée.

DELPHINE, *les yeux pleins de larmes.* — Hugues, mon petit Hugues ! Ouvre-moi ! Je veux entrer avec toi dans le placard !

RIDEAU

ACTE III

Une semaine plus tard dans le même décor. Les housses sont retirées et le lustre débarrassé du tulle qui l'enveloppait.

SCENE PREMIERE

BELLA, PARRAIN, DELPHINE, le PSYCHIATRE, le COMMISSAIRE, IRMGARDT, puis HUGUES

LE COMMISSAIRE, *frappant à la porte du placard.* — Au nom, de la Loi, ouvrez ! *(Un silence. Le Commissaire se tourne vers les autres au bout d'un instant.)* Eh bien ! il n'ouvre pas ! *(Energique.)* Il faut faire sauter la serrure !

DELPHINE. — Sauf tout le respect que je vous dois, monsieur le Commissaire, s'il ne s'agissait que de faire sauter la serrure, on n'aurait pas besoin de vous !

BELLA. — On enverrait chercher le serrurier, tout simplement !

IRMGARDT. — Pour la cinquième fois !

BELLA. — Il serait temps que la police se décide à agir !

PARRAIN. — J'ai pourtant téléphoné moi-même au préfet !

IRMGARDT, *goguenarde.* — Pendant que vous y êtes, appelez aussi les pompiers !

BELLA, *à Irmgardt.* — Qu'est-ce que vous faites encore ici ?

IRMGARDT. — Mon huitième jour ! Je partirai quand on m'aura payé mon mois... et l'arriéré !

LE COMMISSAIRE. — Cette fille doit rester à notre disposition comme témoin !

BELLA. — Comme complice !

LE PSYCHIATRE. — Alors, monsieur le Commissaire, qu'est-ce que vous faites ?

LE COMMISSAIRE. — Je réfléchis.

LE PSYCHIATRE. — Pas trop longtemps... J'ai une journée très chargée. *(Il regarde son bracelet-montre.)* On m'a convoqué pour examiner un malade. Où est-il ?

BELLA, *énervée.* — Dans le placard, on vous dit !

DELPHINE. — Il peut montrer le bout de son nez d'une minute à l'autre. Avec un peu de chance !... Hier, il est sorti vers cette heure-ci !

IRMGARDT. — L'heure de son thé !

BELLA. — L'odeur du pain grillé et de la marmelade d'orange attire Monsieur hors de son trou.

PARRAIN, *au Psychiâtre.* — Boulimie. Signe très caractéristique !

LE PSYCHIATRE. — Il lui arrive donc d'abandonner sa retraite ?

DELPHINE. — Momentanément, docteur.

IRMGARDT. — Hier, j'ai pu passer l'aspirateur et lui changer ses draps.

DELPHINE. — ...Mais il réintègre toujours son placard, quoiqu'on fasse, quoiqu'on dise !

LE PSYCHIATRE. — Depuis quand dure ce manège ?

BELLA. — Huit jours !... Quel calvaire !

DELPHINE. — Nous avons découvert Hugues tout à fait par hasard en cherchant des voiles pour porter son deuil.

PARRAIN. — Alors, monsieur le Commissaire ?...

LE COMMISSAIRE. — Eh bien, monsieur, l'affaire suit son cours !

BELLA. — Un pas en avant ! Deux pas en arrière !

LE COMMISSAIRE. — Il faut que je dresse un constat.

DELPHINE. — Encore ?

LE COMMISSAIRE. — Je suis venu une première fois constater que le disparu avait été retrouvé vivant dans un placard. Aujourd'hui, je reviens constater que le disparu retrouvé se sequestre dans ce même placard. Ce sont deux démarches distinctes et qui donnent lieu à deux rapports distincts !...

BELLA. — Est-ce que vous allez oui ou non vous décider à m'en débarrasser ?

DELPHINE. — Oh ! Bella !

BELLA. — Je n'ai pas trop de placards dans cette maison. Et puis je ne suis pas tranquille, moi ! Deux femmes, sans défense !

IRMGARDT. — Il ne ferait pas de mal à une mouche !

PARRAIN. — On dit ça ! Et puis un beau jour vous serez tout étonnée de vous retrouver étranglée !

LE PSYCHIATRE. — Il serait peut-être prudent en effet, mesdames, que vous quittiez cet appartement jusqu'à nouvel ordre.

BELLA. — C'est un comble ! Comme si le plus simple n'était pas de l'embarquer, lui, et de le remettre entre les mains de qui de droit !

DELPHINE. — Un changement d'air lui ferait peut-être du bien ?

LE PSYCHIATRE. — Cet homme appartient à la médecine, monsieur le Commissaire, j'attends qu'on me le livre !

LE COMMISSAIRE. — Vous en avez de bonne ! *(Il s'approche du placard et d'une voix caverneuse :)* Pour la dernière fois, je vous somme de sortir de ce placard ! *(Un instant. Pas de réponse.)* Vous voyez !

DELPHINE. — Si vous essayiez de lui expliquer gentiment !

BELLA. — Un peu de dynamite, et ce sera réglé !

PARRAIN. — De l'initiative, monsieur le Commissaire, que diable !

LE COMMISSAIRE. — Dites donc ! Vous n'allez pas m'apprendre mon métier ! *(A lui-même :)* Quelle histoire, oh la la, quelle histoire ! *(Il s'approche du placard.)* Ecoutez, monsieur. Je suis très ennuyé. Vous me mettez dans une situation extrêmement embarrassante...

BELLA. — Moins que nous, monsieur le Commissaire, moins que nous !

LE COMMISSAIRE. — Vous savez bien que si nous voulons vous faire sortir de force, nous y arriverons. Ce sera très désagréable pour tout le monde ! Alors, soyez raisonnable !... C'est un père de famille qui vous parle, monsieur. Je vous assure que mon métier n'est pas drôle tous les jours. Cette affaire commence à prendre des proportions ridicules. Les journaux s'en sont emparé, la racontent à leur façon...

PARRAIN, *tirant un journal de sa poche.* — « Une demi-mondaine sequestre son gendre »... En première page, dans la deuxième édition !

BELLA, *le lui arrachant.* — Oh !... Je leur fais un procès !

DELPHINE. — On parle de moi ?

LE COMMISSAIRE, *continuant.* — ...Dans le quartier les langues vont leur train, je vous assure ! J'ai reçu cinquante-deux lettres de dénonciation. Hier c'était vingt-six. Demain, ce sera trois cents !

IRMGARDT. — En allant au lait, j'ai vu la concierge, cette charogne, qui mettait une lettre à la poste !

LE COMMISSAIRE, *continuant.* — ...Je téléphone à mes Supérieurs. Ils me renvoient de l'un à l'autre. Personne ne veut prendre de responsabilité. Ces messieurs de la P. J. sont difficiles. Ils disent que je ne suis pas à la hauteur...

PARRAIN, *à Bella.* — Il s'est fait taper sur les doigts ! Vous voyez ma chère, que mon coup de fil au Préfet a porté ses fruits !

LE COMMISSAIRE, *avec un tremolo dans la voix.* — ...J'ai une femme, monsieur. J'ai des enfants... et des soucis ! Après le bureau, c'est la maison. Vous êtes là, bien peinard, et tous les embêtements sont pour moi ! Ce n'est pas juste ! Allons, un bon mouvement ! Laissez-vous faire !

Il écoute.

BELLA. — Avec un accompagnement de violoncelle en sourdine, il nous tirerait des larmes !

DELPHINE. — Pauvre monsieur le Commissaire !

PARRAIN. — Je trouve vraiment que notr arrondissement méritait mieux !

LE PSYCHIATRE. — Eh ! bien, il n'ouvre tou jours pas !

LE COMMISSAIRE, *explosant.* — Nom de D. de nom de D... ! *(Hurlant.)* Je fais tout sauter Une hache ! Qu'on me donne une hache !

IRMGARDT. — Chut ! *(Désignant le placard :* Il a bougé !

La porte du placard s'ouvre lentemen Hugues apparaît. Il est en pantalon d flanelle très usé, vieux chandail repris et lache ; aux pieds des mocassin confortables ; autour du cou long fou lard de laine entortillé ; un vieux cha peau sur la tête ; des gants de laine lunettes noires.

HUGUES, *souriant.* — Bonjour, monsieur l Commissaire !

DELPHINE. — Je vous l'avais bien dit qu'i fallait le prendre par la douceur !

BELLA. — Saisissez-le vite !

PARRAIN. — A-t-on prévu l'ambulance et l camisole de force ?

IRMGARDT. — Quelle mine ! On dirait qu'i revient de la Côte d'Azur ! Ça lui réussit, l placard !

HUGUES, *suave.* — C'est gentil de venir m revoir, monsieur le Commissaire. Puis-je fair quelque chose pour vous ?

Il enlève ses lunettes et clignote.

LE COMMISSAIRE. — Méfiez-vous, mon gai lard. Je peux vous boucler pour outrage à l magistrature et ce ne sera pas long !

LE PSYCHIATRE, *s'approchant d'Hugues et lu soulevant la paupière.* — L'œil n'est pas in jecté... Voyons les réflexes...

LE COMMISSAIRE. — Une minute, docteu une minute, vous permettez ! *(A Hugues :)* nous deux !

HUGUES, *désarmé.* — Qu'est-ce que j'ai fait

LE COMMISSAIRE. — Vous semez le désordr et la perturbation dans votre foyer, dans l'im meuble et dans le quartier... et même au-delà

HUGUES. — Comment cela ? Je me fais tou petit ! Je ne bouge pas !

LE COMMISSAIRE. — Justement, monsieur. faut bouger. Il faut faire comme les autres !

HUGUES. — Mais je n'en ai pas envie !

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est pas une raison

HUGUES. — Je croyais pourtant être un hom me libre !

LE COMMISSAIRE. — Je ne vous le fais pa dire ! Un homme libre, monsieur, n'a pas droit de ne pas l'être !

HUGUES. — Quoi donc ?

LE COMMISSAIRE. — ...Libre !

HUGUES. — Vous m'embrouillez !

LE COMMISSAIRE. — C'est pourtant clair La liberté, monsieur, est obligatoire. Le c toyen ne saurait en être privé que par certai cas prévus par la Loi. En vous enfermant da un placard, vous vous privez de votre liberté illégalement !

HUGUES. — Si je vous suis bien, monsieur le ommissaire, vous me menacez de la prison our m'apprendre à être un homme libre ?

LE COMMISSAIRE. — Exactement.

HUGUES. — Enfermé pour enfermé... Laissez-oi donc dans mon placard !

LE COMMISSAIRE. — Non... Parce que vous ous y plaisez !

HUGUES. — Est-ce incompatible ?

LE COMMISSAIRE. — Oui, monsieur, d'une anière générale !

HUGUES. — Autrement dit, on est libre... de aire ce qui ne vous plaît pas !

LE COMMISSAIRE. — Oh ! vous exagérez... Il a quand même le cinéma, les bains de mer, à pâtisserie...

HUGUES. — Mais le reste, toutes autres cho-es un « peu » différentes ?

LE COMMISSAIRE. — Ce sont des rêves... et our peu que vous essayez de les concrétiser, utant de délits !

HUGUES. — Enfin, monsieur le Commissaire, e ne fais rien de mal !

BELLA, *outrée*. — Ce culot !

DELPHINE. — Je ne te le pardonnerai ja-nais !

PARRAIN. — Un monument d'égoïsme !

LE COMMISSAIRE, *désignant les trois*. — Vous vez entendu leur réponse !

HUGUES. — Si encore j'avais la regrettable abitude de faucher les portefeuilles, de violer es petites filles — ou encore de m'habiller en lame... — mais là, vraiment, tout ce que je lemande c'est un peu de solitude, vivre tran-uille dans un petit coin bien à moi...

LE COMMISSAIRE, *ricanant*. — Un rien !

HUGUES. — Appelez ce placard ma chambre, i cela peut arranger les choses !

LE COMMISSAIRE. — Ce n'est pas votre cham-re. C'est un placard !

HUGUES. — Mais j'en détiens la clef. Je peux n sortir quand bon me semble, errer dans 'appartement si j'en ai envie !

LE COMMISSAIRE, *implacable*. — Non, mon-ieur, non, cela sort par trop de l'ordinaire.

HUGUES. — Admettons que je sois... une ex-eption !

LE COMMISSAIRE. — Les exceptions, mon-ieur, on les f... en prison — ou au cabanon. Ce serait du joli si tout le monde se mettait à ivre dans les placards ! Moi, monsieur, par xemple, quelles satisfactions ai-je dans l'exis-ence ? Je suis cocu. Mon fils est un cancre. Et l'avancement que j'attendais le mois der-ier m'a encore filé sous le nez. Vous croyez ue si je m'écoutais, je ne prendrais pas votre lace dans le placard ? Eh ! bien non, mon-ieur, je me retiens !

DELPHINE. — Quoi ! Le Commissaire aussi ?

BELLA. — C'est contagieux !

PARRAIN. — Neurasthénie aigüe, le drame de otre époque. Moi-même, je n'y échappe pas !

IRMGARDT. — Le manque de vitamines !

LE COMMISSAIRE. — J'ai de quoi faire mon apport. Docteur, je vous laisse examiner le alade. Soyez assez aimable pour passer à mon bureau en sortant d'ici afin de me communiquer votre diagnostic définitif. J'ai hâte de classer cette affaire, d'une façon ou d'une autre !

LE PSYCHIATRE. — Comptez sur moi, monsieur le Commissaire.

HUGUES. — Au revoir, monsieur le Commissaire. Vous verrez qu'un jour, vous y viendrez... Il ne faut jamais dire : placard !...

LE COMMISSAIRE, *l'interrompant*. — Pas de familiarité ! Je ne vous demande pas votre avis ! *(Après réflexion.)* ...D'ailleurs, il n'y a pas de placard chez moi ! — dans un sens, c'est même un inconvénient ! — tout juste un cagibi, si exigu que ma petite fille ne pourra bientôt plus s'y cacher pour jouer à la poupée...

HUGUES. — Voyez-vous ça ! Votre petite fille... déjà !

PARRAIN. — Triste hérédité !

BELLA. — Du Zola !

LE COMMISSAIRE, *terrible*. — Je vais le faire condamner !

DELPHINE, *s'accrochant au bras d'Hugues*. — Non, monsieur le Commissaire, non... Il ne recommencera plus !...

LE COMMISSAIRE. — Qu'est-ce qui vous prend, madame ? Pas votre mari... mon cagibi !

Il fait mine de sortir.

BELLA. — Irmgardt, raccompagnez le Commissaire. *(A la cantonade :)* Quel jour déjeunez-vous avec le Préfet de Police, déjà, cher grand ami ?

PARRAIN, *tombant des nues*. — Avec le Préfet ?... Je ne sais pas du tout ! *(Grand coup de coude de Bella.)* Ah ! si... suis-je bête, j'avais oublié... Demain. Merci de me le rappeler !

IRMGARDT. — Par ici, monsieur le Commissaire. Vous avez pas le temps de boire un coup de rouge ? Non, vraiment, sans façon ?... Tant pis !

Elle le précède. Ils sortent.

LE PSYCHIATRE. — Je vais vous demander de me laisser un instant seul avec Monsieur.

BELLA. — Très bien, docteur. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour récupérer mon placard !

PARRAIN. — Allons attendre le résultat !... *(Sortant :)* J'ai raté les cours de la Bourse avec toutes vos histoires ! Votre radio marche-t-elle toujours aussi mal ?

BELLA. — C'est vous qui êtes dur de la feuille, mon pauvre ami...

Leurs voix se perdent.

DELPHINE. — Maintenant, Hugues, écoute-moi bien...

LE PSYCHIATRE, *impatient*. — Je vous en prie, madame.

DELPHINE, *décidée*. — Je serai brève, docteur. *(A Hugues :)* Mon petit vieux, je n'ai pas voulu te charger devant le Commissaire. Mais sache que je n'en pense pas moins !... Fou ou pas, j'en ai assez ! Nous sommes mariés sous

le régime de la communauté. Il me semble que je me suis montrée assez compréhensive. La moindre des choses eût été que tu le partages avec moi, ton placard !

HUGUES. — Nous aurions été très à l'étroit, ma chérie !

DELPHINE. — Tu aurais pu me faire une petite place, de temps en temps, la nuit !

HUGUES. — C'est toujours la nuit dans le placard !

DELPHINE. — Tu comprends très bien ce que je veux dire ! Tu me délaisses, Hugues ! Tu me trompes avec ce placard !

Elle sort très digne.

SCENE II

HUGUES, le PSYCHIATRE puis BELLA

HUGUES. — Encore le placard ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Cela devient une maladie !

LE PSYCHIATRE. — C'est une maladie : appelée communément claustromanie. Vous en présentez tous les symptômes...

HUGUES. — Moi, docteur ?

LE PSYCHIATRE. — Allongez-vous... Détendez-vous...

HUGUES, *commençant à s'inquiéter.* — Vous croyez vraiment que cela ne va pas ?

LE PSYCHIATRE. — Je vous sortirai de là !

HUGUES. — Vous voulez dire... du placard ?

LE PSYCHIATRE. — Le choc électrique d'urgence... et mon traitement spécial !

HUGUES, *se décomposant.* — Je vous assure que je me sens très bien !

LE PSYCHIATRE. — Il n'y a pas une minute à perdre !

HUGUES. — Docteur, si nous discutions tranquillement, tous les deux...

Le Psychiâtre s'étouffe de rire. Hugues le regarde un instant stupéfait, puis, nerveusement se met à rire à son tour.

LE PSYCHIATRE, *reprenant son souffle.* — Fumiste ! Sacré fumiste !

HUGUES. — Plaît-il ?

LE PSYCHIATRE. — Je vous ai eu, hein ! Allez, allez, faut pas me la faire ! ! ! Vous avez voulu jouer une bonne blague à votre femme et à votre belle-mère ? *(Il se tord.)* Réussi ! Très réussi !

HUGUES, *riant jaune.* — N'est-ce pas ?

LE PSYCHIATRE. — Un bon conseil : ne faites pas durer trop longtemps la plaisanterie, cela pourrait vous taper sur le système ! Ce serait dommage, vous êtes sans doute la seule personne vraiment raisonnable que j'ai rencontrée au cours d'une carrière bien remplie !

HUGUES, *se récriant, modeste.* — Alors, là, je crois que vous voulez me flatter !

LE PSYCHIATRE. — Ce n'est pas mon genre. Tout le monde est fou. Nous vivons au milieu de fous !

HUGUES. — Vous surtout, docteur, évidemment ! Et pour cause !

LE PSYCHIATRE. — Ils courent les rues. Tenez : le Commissaire, il est bourré d complexes ; votre belle-mère, hystérique ; l vieux Monsieur, paranoïaque ; la bonne, nym phomane et morbide... je dirais même dange reuse...

HUGUES, *impressionné.* — Sans blague !

LE PSYCHIATRE. — Quant à votre épouse mon cher, elle est charmante mais mentalemen débile ! Elle n'a pas dépassé l'âge de dix ans

HUGUES. — Alors là, Docteur, je proteste Delphine est très avancée !... enfin je veu dire...

LE PSYCHIATRE, *l'interrompant.* — Nou sommes en minorité. S'il fallait tous les soi gner, on n'en finirait pas ! Moi en tant qu psychiâtre, je suis en dehors du coup ! Mai vous qui, pour leur échapper, vous enferme dans un placard, vous éveillez leurs soupçons forcément !

HUGUES, *accablé.* — C'est épouvantable !

LE PSYCHIATRE. — En tous cas, ce n'est pa facile ! Vivre raisonnablement parmi les fou sans passer soi-même pour fou : voilà le pro blème !

HUGUES. — A la réflexion, docteur, peut être que, moi aussi, je suis un petit peu fou !. Oh ! un peu, rien qu'un petit peu !

LE PSYCHIATRE. — Ne soyez pas lâche ! Ac ceptez votre lot... Imitez-les. Entrez dans l ronde. Et de temps en temps, pour reprendr souffle, je vous autorise à faire un petit séjou dans le placard...

HUGUES, *pas très emballé.* — Oui... vous sa vez, docteur, le coup du placard, je crois qu pour l'avenir, c'est grillé !

LE PSYCHIATRE. — Le placard est un sym bole. Il y a toutes sortes de placards... Tene voulez-vous me faire plaisir ? J'ai en Camargu une cabane au milieu des marais...

HUGUES. — Vous chassez le canard sauvage

LE PSYCHIATRE. — Si je savais manier l carabine, c'est l'homme que je chasserais !. Par bonheur, il n'en vient pas jusque là. O se croirait au bout du monde... Pas une âme Les moustiques et les fièvres me protège contre l'ennemi. Pas d'électricité. Pas d'eau Pas de gaz. Rien ! C'est exquis !

HUGUES. — En effet... le Paradis !

LE PSYCHIATRE. — Dès que mes fous me permettent, je vais m'y calfeutrer. *(Cordial* J'espère que vous me ferez l'amitié de veni là-bas passer quelques jours en ma compagnie

HUGUES, *pas du tout rassuré.* — Seuls... tou les deux ?

LE PSYCHIATRE. — Ce sera très réconfortant

HUGUES. — Excellent pour les nerfs !.

LE PSYCHIATRE. — C'est promis ?

HUGUES. — Mais certainement... Comptez bien docteur !

BELLA, *apparaissant par la porte de la chambre.* — Je suppose, docteur, que vous avez le temps de constater le triste état dans lequ se trouve mon gendre !

LE PSYCHIATRE. — Certes, madame, certes *(Bas, à Hugues :)* Remarquez les yeux exorb

és et la démarche ataxique de la malheureuse !

BELLA. — Vous dites ?

LE PSYCHIATRE, *avec un clin d'œil à Hugues.* — Un changement de régime trop brusque risquerait d'aggraver les choses. Je garde le malade en observation...

BELLA. — Ici ?

LE PSYCHIATRE. — Laissez-le agir à sa guise. Il est très possible que la réadaptation se fasse d'elle-même. Je repasserai vers la fin de la semaine.

BELLA. — Alors, vous me le laissez sur les bras ?

LE PSYCHIATRE. — Jusqu'à nouvel ordre. *(A Hugues :)* Bon courage !

BELLA. — C'est insensé ! Absolument insensé !

LE PSYCHIATRE. — Mes hommages, madame.

Il sort.

HUGUES. — Au revoir, docteur... Bien le bonjour aux moustiques !

BELLA. — Vous l'entendez ? Il divague ! *(Elle suit le psychiâtre vers l'entrée.)* Je ne vous laisserai pas partir comme cela, docteur. Expliquez-moi au moins...

Sa voix se perd. Hugues s'installe sur le canapé où il allume une cigarette. Parrain sort de la chambre, décomposé.

SCENE III

HUGUES, PARRAIN

PARRAIN. — Naturellement, aujourd'hui il n'y avait pas de parasites. Pour les mauvaises nouvelles, j'entends toujours très bien.

HUGUES. — Qu'est-ce qui ne va pas, parrain, vous avez la figure à l'envers !

PARRAIN. — Je liquide hier mes actions des Salines pour acheter de l'or. Résultat, aujourd'hui, les Salines font un « boom », et l'or baisse comme par hasard !... Il y a vraiment des moments où j'ai envie de tout envoyer au diable !

Il se laisse tomber aux côtés d'Hugues sur le canapé.

HUGUES. — Faites comme moi !

PARRAIN. — Facile à dire !

HUGUES. — Dans mon placard, je suis avec intérêt l'actualité... en lisant des journaux vieux d'un demi-siècle. Je vous les prêterai ! Vous y trouverez les mêmes raisons de vous faire du mauvais sang !... Et pourtant !

PARRAIN. — En un sens, vous n'avez pas tort. Mais d'un autre côté, il faut se tenir au courant quand on a des intérêts !

HUGUES. — Cela va donc si mal que ça... au dehors ?

PARRAIN. — De pire en pire !

HUGUES. — On s'y habitue !

PARRAIN. — Pas moi !... J'ai envie de faire passer quelques capitaux en Suisse ?

HUGUES, *sceptique.* — Si cela vous rassure !

PARRAIN. — Vous n'y croyez pas ?

HUGUES. — Mais si, mais si...

PARRAIN. — Non. Non. Je vois bien que non ! Vous avez des tuyaux ?

HUGUES. — Je n'y connais strictement rien !

PARRAIN. — Vous ne voulez pas le dire. J'ai compris... Il va falloir que je fasse revenir de Suisse tout ce qui y est déjà !

HUGUES. — Voilà de nouveaux soucis. A quoi bon ?

PARRAIN, *de plus en plus nerveux.* — L'Afrique du Sud ? Qu'est-ce que vous pensez de l'Afrique du Sud ?

HUGUES. — C'est... loin !

PARRAIN, *rempli d'espoir.* — N'est-ce pas ?

HUGUES, *avec un geste vague.* — Mais les distances de nos jours... Vous savez !

PARRAIN, *accablé.* — Que faire ? Où aller ?... Une île déserte, c'est la seule solution dans notre ère atomique !

HUGUES. — Trouvez-la !

PARRAIN. — Je suis trop vieux !... Jeune homme, je me demande tout d'un coup si votre placard n'a pas du bon !

HUGUES. — Allons, allons, parrain. Il ne faut pas se laisser abattre !

PARRAIN. — Personnellement, j'aurais plutôt choisi mon coffre-fort ! Ah ! dormir bien à l'abri sur un lit de billets de banque !

HUGUES. — Vous êtes un grand sentimental !

PARRAIN. — Malheureusement, à la Banque, ils risquent de ne pas voir ça d'un très bon œil ! Quant à en faire aménager un chez moi, cela coûterait vraiment trop cher ! *(Soupir profond.)* Il faut que je me résigne à ma triste condition. Tout le monde n'a pas votre chance !

Delphine surgit de la chambre.

SCENE IV

HUGUES, PARRAIN, DELPHINE, puis BELLA

DELPHINE. — Je viens de réfléchir dans ma chambre. L'heure a sonné pour moi des grandes décisions !

PARRAIN, *ironique.* — Oh ! Oh ! voilà qui doit être grave !

HUGUES. — Qu'est-ce que tu fais, ma jolie ?

DELPHINE. — Je téléphone à Chauchoin. Il faut prendre le taureau par les cornes !

HUGUES. — Chauchoin, le taureau ?

DELPHINE. — Ce soir, je serai à lui !

Elle décroche le téléphone.

HUGUES. — ...C'est la mise à mort !

DELPHINE, *haussant les épaules.* — J'ai décidé d'être cruelle avec les hommes. Le premier qui me tombe sous la main, il la sentira passer... Ah ! Mais !...

PARRAIN. — A propos de Chauchoin, il faut que je vous prévienne. Il y a du nouveau...

Bella revient, venant de l'entrée.

BELLA, *allant droit à Hugues.* — Il fait salon, maintenant ! Puisque vous êtes malade, je vais vous soigner, moi ! Allez, ouste, dans votre placard !

HUGUES. — Chut !... le moment est solennel ! *(Il désigne Delphine au téléphone.)* Votre fille pose les premières banderilles !

BELLA, *prenant les autres à témoin.* — Et le Docteur ne le trouve pas fou ! Qu'est-ce qu'il lui faut !

DELPHINE. — Tu as gagné, Bella. Je me colle avec Chauchoin !

BELLA, *elle joint les mains.* — Non ! ! ! Alleluia !

PARRAIN. — Pourrai-je placer un mot ?

BELLA. — Il faut que je me mette en quête d'un petit hôtel particulier. C'est la première chose à te faire offrir ! Et j'ai toujours rêvé d'un yacht !...

HUGUES. — La relève !

PARRAIN. — Ne vous emballez pas comme ça, Bella !

BELLA, *lui faisant face.* — Oh ! vous, la ferme ! Quand on les lâche avec des élastiques, on s'arrange pour passer inaperçu !

PARRAIN. — Je voulais simplement vous dire, ma chère amie, que Chauchoin s'est remis avec Josyane Pep !

DELPHINE. — Qu'est-ce que vous dites ?

BELLA. — Hein !... Quoi !... Ce n'est pas possible !

PARRAIN. — Depuis hier !

BELLA. — Adieu, veau, vache...

HUGUES. — Taureau !...

DELPHINE, *dépitée.* — Cochon !...

Elle raccroche le téléphone.

PARRAIN. — Couvée... Il fallait vous décider plus tôt !

BELLA. — Ce n'est peut-être qu'un petit rabibochage d'un soir ?...

PARRAIN. — J'ai déjeuné chez Josyane aujourd'hui...

BELLA. — Oh ! l'opportuniste !

PARRAIN. — Chauchoin semblait très amoureux. Il y avait un de ces trafics sous la table !... Elle porte son nouveau nez avec beaucoup de grâce !

BELLA. — Son nouveau-né ? Il lui a fait un enfant ?

PARRAIN. — Mais non ! Son nez ! *(Geste à l'appui)* Du latin : *nasus*. Ou appendice nasal, si vous préférez !

BELLA. — Ça m'étonnait aussi. Elle n'est pas assez intelligente !...

DELPHINE. — Bah ! Un Chauchoin de perdu, dix de retrouvés !

BELLA. — Ne crois pas cela, petite incapable !

HUGUES. — Ça, j'avoue, c'est un coup dur !

DELPHINE, *se retournant brusquement et allant vers lui toutes griffes dehors.* — Oh ! toi !... toi !... Toi !...

HUGUES, *calme.* — Eh ! bien oui, moi... quoi !

DELPHINE. — Je voudrais te réduire en bouillie, t'arracher la peau par lambeaux, t'enfoncer des allumettes sous les ongles...

HUGUES, *amoureux.* — Ma chérie !

DELPHINE, *hors d'elle.* — Je ne rigole pas. Tout est fini entre nous, Hugues. Tu as tout gâché. A cause de toi, j'ai raté Chauchoin, j'ai laissé échapper un rôle de second plan mais de caractère dans une coproduction franco-égyptienne. Et coetera et coetera... Je n'ai plus goût à rien... J'ai été bête... bête à manger du foin !

BELLA, *meurtrie.* — Puisque ni la police, ni les médecins ne veulent de vous, puisque vous attirez sur ma maison la ruine et le déshonneur, puisque vous êtes décidé à avoir ma peau : vous pouvez croupir dans le placard ! Je vous le laisse avec l'appartement par dessus le marché, et toutes les factures à payer !

HUGUES. — J'accepte. Je garderai le placard et je sous-louerai le reste !

DELPHINE. — Je pars avec toi, Bella.

BELLA. — Chacun pour soi, ma petite fille !

PARRAIN. — Où irez-vous, chère amie ? L'hôtel revient très cher ! Je ne suis pas du tout disposé...

BELLA. — A Sidi-Bou-Saïd ! Chez le Pacha que je n'ai pas vu depuis trente ans et qui me réclame à cor et à cris !

HUGUES. — Dans un harem ?

BELLA, *pathétique.* — Non... au désert ! Je suis à bout ! J'ai trop lutté... J'abdique ! *(Elle se laisse tomber dans une bergère.)* Désormais je laisse pousser mes cheveux de leur couleur naturelle. Plus de maquillage... Un visage nu, dépouillé d'artifices ! plus de régime ni de massages ! Je jette ma gaine... et je laisse tout crouler !

HUGUES. — Il aura une heureuse surprise, le Pacha !

PARRAIN. — Rédemption des grandes pécheresses !

DELPHINE. — C'est comme si Maman prenait le voile !

BELLA. — Les voiles ! Oui, adieu tous ! Je plie bagages ! A jamais séparée du monde par un moucharabieh, loin des déceptions humaines, je goûterai le silence et la solitude !

HUGUES. — Pourquoi partir vous enfermer si loin, belle-maman ? Il y a un autre placard au fond du couloir !

BELLA. — Aaah !... C'en est trop !

Elle défaille.

PARRAIN. — Elle se pâme !

DELPHINE. — Assassin !

HUGUES. — Je ne crois pas que ce soit très grave !

Surgit Irmgardt.

SCENE V

Les MEMES, IRMGARDT puis un JOURNALISTE et un PHOTOGRAPHE

IRMGARDT, *agitée.* — Il y a deux hommes avec des appareils qui veulent absolument entrer !

HUGUES. — Encore !

BELLA, *se relevant brusquement.* — Je ne suis pour personne.

PARRAIN. — Quelle sorte d'appareils ?

DELPHINE, *sur le qui-vive.* — En bandoulière ? Avec une ampoule ?... Ils sont mal élevés ?

IRMGARDT. — De vrais sauvages !

DELPHINE. — Des journalistes ! *(Elle sort en courant dans sa chambre.)* Faites-les attendre... Je reviens tout de suite !

BELLA. — Il ne manquait plus que ça !

PARRAIN. — C'est une race dont il faut se méfier ! Ne prononcez pas mon nom, surtout !

HUGUES. — Qu'est-ce qu'ils peuvent bien vouloir ? *(Avec un mouvement vers le placard :)* Oh ! la la, je rentre chez moi !...

Surgissent deux jeunes gens : un journaliste et un photographe. Imperméable américain, chemise écossaise, allure désinvolte. Ils repoussent Irmgardt et font irruption.

IRMGARDT, *bousculée.* — Non, mais des fois !...

LE JOURNALISTE. — Où est-il ?

LE PHOTOGRAPHE. — « Bonjour. »

BELLA, *drapée dans sa dignité.* — A qui ai-je l'honneur ?

LE PHOTOGRAPHE. — On vous dit : « Bonjour ».

LE JOURNALISTE. — Le journal : « Bonjour ».

BELLA. — Ah !... Et vous désirez, messieurs ?

LE JOURNALISTE. — Une interview. Prendre quelques photos.

BELLA. — Je suis la maîtresse de céans. J'aime autant vous prévenir tout de suite que toute allusion à ma vie privée risque de vous coûter cher. A bon entendeur, salut ! D'ailleurs, je refuse de répondre à vos questions.

LE JOURNALISTE. — Ce n'est pas vous qui vous êtes enfermée ? Bon. Alors vous ne nous intéressez pas.

Il l'écarte.

LE PHOTOGRAPHE. — Où est le placard ?

LE JOURNALISTE. — Tu ne le vois pas... tête de lard ? Il crève les yeux !

LE PHOTOGRAPHE. — Juste ! *(Il s'y dirige, repoussant Hugues.)* Je m'excuse, on est pressé ! *(Il ouvre.)* Il est vide.

LE JOURNALISTE. — M..., alors !

HUGUES, *très digne.* — Vous permettez, messieurs ! *(Il y pénètre.)* Enfin, tout de même !

Il les toise.

LE JOURNALISTE. — C'est vous ? Ben, fallait le dire ! Hé ! ne refermez pas !

LE PHOTOGRAPHE. — Attention, ne bougez pas ! *(Eclair de magnésium.)* Merci !

BELLA. — On aura tout vu !

PARRAIN. — Je ne comprends vraiment pas l'intérêt que ça peut présenter !

IRMGARDT, *grisée.* — Comme une star !

HUGUES. — C'est... c'est donc à moi que vous en voulez, messieurs ?

LE JOURNALISTE. — On vous consacre un grand reportage, en double page !

LE PHOTOGRAPHE. — J'espère que nous sommes bien les premiers ?

HUGUES. — Oh ! Il doit y avoir erreur !

LE JOURNALISTE. — Enfin, monsieur, vous n'êtes donc pas au courant ?

HUGUES. — De quoi donc ?

LE PHOTOGRAPHE, *se récriant.* — Ça alors !... Où vivez-vous ?

HUGUES, *modeste.* — Là !

Il désigne l'intérieur du placard.

LE JOURNALISTE. — Justement ! Vous êtes l'homme du jour !

LE PHOTOGRAPHE. — Encore une photo ! *(Flash.)* Merci !

HUGUES. — ...Vous avez l'intention de la publier ?

LE PHOTOGRAPHE. — En grand !

HUGUES, *timide.* — Je ne rends pas très bien d'habitude !... Et vous voulez raconter mon histoire ?...

LE JOURNALISTE, *bloc-note à la main.* — Il faut tout nous dire. Comment cela a-t-il commencé ?...

HUGUES. — Vous me prenez un peu au dépourvu... Moi, qui toute ma vie suis passé complètement inaperçu, moi qui n'ai jamais intéressé mes plus proches, j'ai peine à croire tout d'un coup que des milliers de lecteurs puissent être passionnés par ma petite personne ! Non, non, messieurs ! ça n'a aucun sens... Je ne suis pas celui que vous cherchez !

Il veut refermer la porte du placard.

LE JOURNALISTE, *le retenant.* — Que vous le vouliez ou non, il nous faut notre reportage !

LE PHOTOGRAPHE. — Et on l'aura !

LE JOURNALISTE. — Vas-y. Polo, mitraille !

Eclairs de magnésium.

LE PHOTOGRAPHE. — Excellent !

LE JOURNALISTE, *avec un geste du pouce.* — L'homme au placard surpris dans sa tanière ! *(Flashes.)* Comme ça !

PARRAIN. — A mon époque, on ne photographiait que les rois, les reines, et les jolies femmes ! A la rigueur, les Présidents de la République !

BELLA. — Il n'y a pas d'erreur, cher grand ami, nous vieillissons !

IRMGARDT. — Laissez-vous faire, monsieur Hugues. C'est la rançon de la gloire !

HUGUES. — Je ne suis même pas rasé !

LE PHOTOGRAPHE. — Faites-moi un petit rictus ! Vous souriez tout le temps !

LE JOURNALISTE. — Laissez pendre la lèvre ! L'œil hagard ! Soyez inquiétant !

HUGUES. — Pour vous être agréable, je vais faire un petit effort ! Mais ne me ridiculisez pas ! *(Horible grimace.)* Cela va, comme ça ?

LE PHOTOGRAPHE. — Sensationnel ! *(Flash.)* Depuis la vieille fille en train de se noyer dans la Seine, je n'avais pas eu un aussi bon sujet !

LE JOURNALISTE. — Après ça, vous êtes lancé ! A Saint-Germain des Prés, on ne parle déjà que de vous. Vous avez des adeptes enragés.

LE PHOTOGRAPHE. — Les Placardistes !

HUGUES. — Les... quoi ?

LE JOURNALISTE. — Placardistes et anti-placardistes. Vous êtes l'apôtre d'une philosophie nouvelle : le « placardisme »

HUGUES. — Pas possible ! ! !

LE JOURNALISTE. — On signale déjà pas mal de disparitions dans le quartier : Romano — vous savez, la muse aux cheveux plats — eh ! bien, elle s'est enfermée pendant douze heures dans la cabine téléphonique de la station Odéon !...

LE PHOTOGRAPHE. — Je vous le dis, la partie est gagnée !

LE JOURNALISTE. — Il est question d'une interpellation à la Chambre...

HUGUES. — La Chambre ?

LE JOURNALISTE. — Cela risque de faire du pétard. La droite vous attaque violemment au nom de la dignité humaine. Ceux de gauche, au contraire défendent en vous les droits de l'homme...

PARRAIN. — Il me semble bien, en effet, avoir entendu parler de cela tout à l'heure à la radio, mais je n'ai pas fait le rapprochement !

BELLA. — J'en suis baba !

IRMGARDT. — Et moi placardiste !

HUGUES, *sonné.* — Tout ça, parce que je me suis enfermé dans un placard !... Les crétins !

Delphine entre par la porte de la chambre en ensemble de plage très pin-up.

DELPHINE, *s'arrêtant pile, faussement confuse.* — Oh !... Je ne savais pas qu'il y avait du monde !

BELLA. — Eh ! bien, Delphine, qu'est-ce qui te prend ?

DELPHINE. — Moi ?

BELLA. — Cette tenue !

DELPHINE. — Cette tenue ? *(Elle se regarde.)* ...Ah ! oui. J'avais chaud !

BELLA. — Au mois de décembre ?

DELPHINE. — Tu as bien attrapé une bronchite au mois d'août !... Oui, j'avais chaud ! Ça ne se commande pas ! *(Ingénue :)* Mais qu'est-ce qui se passe donc ici ?

LE PHOTOGRAPHE, *avec un sifflement admiratif.* — Ça ne ferait pas un mauvais cliché non plus !

LE JOURNALISTE. — Je te vois venir, toi ! Ne me gâche pas de plaques, compris ?

LE PHOTOGRAPHE, *à Delphine.* — Je travaille aussi dans la photo d'art ! *(Il sort une carte.)* Mon téléphone !... Tous les matins avant neuf heures; pour vous, jusqu'à neuf heures et quart !

HUGUES. — Dites donc, vous ? A qui croyez-vous parler ? Voulez-vous fiche la paix à ma femme !

LE PHOTOGRAPHE. — Votre femme ? Et vous vous enfermez dans un placard !... Alors là, je ne suis plus du tout d'accord !

LE JOURNALISTE. — Laisse tomber, Polo ! Une dernière pose, en vitesse...

HUGUES, *prenant la pose.* — Quand vous voudrez, messieurs !

LE PHOTOGRAPHE. — Prêt ?

DELPHINE. — Ben et moi ?... La femme d l'homme au placard, ça ne vous dit rien !

LE PHOTOGRAPHE. — Oh ! que si !

LE JOURNALISTE, *fléchissant.* — Allez-y !.. Mais rien qu'une !

Delphine va à côté de Hugues, elle cherch une attitude mettant en valeur ses jam bes.

DELPHINE. — Ça va, comme ça ?

HUGUES. — Une seconde ! *(Il se met devan elle, la cachant à moitié. Au photographe :* Mon profil gauche, c'est le meilleur !

DELPHINE, *soufflée.* — Il prend de la place.. ton profil gauche !

Sonnerie du téléphone. Irmgardt va dé crocher.

IRMGARDT, *au téléphone.* — « Allo oui ?... *(Aux autres :)* C'est Chauchoin !

BELLA, *aux anges.* — Il nous revient !

PARRAIN. — Saperlipopette !

DELPHINE. — Je vais le faire un peu atten dre. Ça lui apprendra !

IRMGARDT. — Il demande M. Hugues...

HUGUES. — Moi ?

BELLA. — C'est une erreur. Vas-y, Delphine

IRMGARDT. — Il a spécifié : pas Madame.

DELPHINE. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

BELLA. — Pincez-moi, cher grand ami, qu je me réveille !

HUGUES, *très étonné.* — Mais je ne connai pas du tout ce Monsieur ! *(Aux journalistes :)* Vous m'excusez ! *(Il va au téléphone.)* J'espèr que ce n'est tout de même pas pour me de mander la main de ma femme ! *(Au télépho ne :)* « Allo ?... Lui-même... Je vous écoute.. Oui... Pardon... Ah ! je vois... Mon Dieu, pour quoi pas ? » *(A Delphine :)* Delphine, veux-tu me rappeler le nom de ton impresario ?

DELPHINE, *machinalement.* — Myriam Abro vici. Maillot 12-12... Pourquoi ?

HUGUES. — Merci. *(Au téléphone :)* « Mme Abrovici, Maillot 12-12, s'occupe de nos inté rêts... »

BELLA. — Sans doute un rôle pour toi dan un film, ma chérie !

PARRAIN. — Chauchoin a le geste !

DELPHINE. — C'est un galant homme !

HUGUES. — « Très bien... J'espère que nou nous mettrons d'accord... A demain ! »

Il raccroche.

DELPHINE, *haletante.* — Alors ?

HUGUES. — Une affaire qui peut être inté ressante...

DELPHINE. — Dis vite !

HUGUES, *avec négligence.* — Chauchoin veu se servir de mon nom et de ma personnalit pour la publicité de son insecticide.

PARRAIN. — La Chauchouinette ? J'en sui moi-même l'un des principaux actionnaires !

LE PHOTOGRAPHE. — Il est fort, le Chau choin !

IRMGARDT. — Je vois les affiches d'ici...

LE JOURNALISTE. — « L'Homme au Placard » est pas mangé aux mites...

PARRAIN, *enthousiaste.* — ...Grâce à la Chauchouinette » ! Bravo !

DELPHINE, *décomposée.* — Alors, tu m'auras ut pris... même Chauchoin !

LE JOURNALISTE. — Ça vaut de l'or, vous sa-ez ! Ne vous laissez pas faire !... Ne signez en avant que je vous aie mis en rapport avec La Terreur des Cafards » !

PARRAIN. — Hé là ! Hé là ! Exploiter le mon-e n'est pas dans notre habitude ! Nous paie-ons le prix !

HUGUES. — J'espère bien... Ce sera très cher !

PARRAIN. — Il faudra tout de même tenir ompte du fait que je suis un vieil ami de la mille. J'ai plus d'une fois fait sauter votre mme sur mes genoux...

BELLA, *enveloppante.* — Ne le tannez pas omme ça ! L'amitié est une chose, les affaires n sont une autre... *(Sucrée :)* Vous n'êtes pas op fatigué, mon petit Hugues ? Après tout, est une de vos premières sorties !...

LE JOURNALISTE. — Il se fait tard. Faut en-ore que je passe au journal, que je fasse mon apier... Au revoir tout le monde, et merci !

LE PHOTOGRAPHE. — Messieurs-dames ! *(A elphine :)* Sans indiscrétion, qu'est-ce que ous faites quand il est dans le placard ?

Delphine hausse les épaules et tourne le dos.

HUGUES. — Au revoir, messieurs !

BELLA, *aimable.* — Cette maison vous est rande ouverte.. à votre entière disposition !...

IRMGARDT, *au Journaliste.* — Hep ! *(Elle l'ac-roche.)* J'ai été violée, moi, monsieur. Douze, s étaient douze qui jouaient avec moi comme ne balle !...

La voix se perd. Irmgardt sort avec le Journaliste et le Photographe.

BELLA. — Ouf ! Cet après-midi aura été riche n surprises ! J'ai le tournis !

DELPHINE. — Et moi la chair de poule !

PARRAIN. — Vous partez toujours pour Sidi-ou-Saïd, Bella ?

BELLA, *minaudant.* — Mmm ?... Je me tâte !

PARRAIN. — Ce seront bientôt nos noces 'or ! Si nous passions faire un tour chez Car-er ?

BELLA. — Hein ?... Tout de suite, alors ! vant que ce soit fermé !

PARRAIN. — Nous ne sommes tout de même as à un jour près !

BELLA. — Tu ! Tu ! Tu !... Votre voiture est n bas ? Je me jette une cape ! *(Elle lui ébou-iffe les cheveux.)* Grand fou, va ! *(Elle a un nouvement de sortie vers la chambre.)* Del-hine !... Dans l'intérêt de tout le monde, tâche 'arranger les choses avec Hugues ! Au fond, est bon type !... Vous venez, cher grand ami ?

Elle sort suivie de parrain.

PARRAIN. — Vous savez, Bella, c'est surtout intention qui compte...

SCENE VI

HUGUES, DELPHINE puis IRMGARDT

DELPHINE. — Alors, Hugues, te voilà célèbre !

HUGUES, *modeste.* — Oh !... célèbre !...

DELPHINE. — C'est toi qui vas avoir ta photo dans les journaux, c'est ton nom qu'on va connaître; peut-être même que des gens viendront te demander des autographes !

HUGUES. — Avoue que c'est cocasse !

DELPHINE, *songeuse.* — Oui. Cocasse est le mot !

HUGUES. — Je détestais la publicité, celle que l'on fait autour des autres. Maintenant que c'est moi qui suis sur la sellette, eh bien !...

DELPHINE. — Tu trouves ça beaucoup moins désagréable !

HUGUES. — Je dirai même que ça me plaît !

DELPHINE. — Cabot !

HUGUES. — Le monde est absurde, Delphine... il faut se faire une raison.

DELPHINE. — Non. Je me révolte.

HUGUES, *magnanime.* — Regarde-moi : est-ce que je me révolte, moi ?

DELPHINE. — C'est un comble ! Pourquoi t'es-tu enfermé dans un placard, alors ?

HUGUES. — Parce que je prenais les choses beaucoup trop au sérieux ! J'avais tort !

DELPHINE. — Tu avais peut-être tort, mais c'était mieux !

HUGUES. — Je te déçois ?

DELPHINE. — Dis, Hugues, tu veux vraiment servir de publicité pour « La Chauchouinette » ? De voir mon mari collé sur les murs et dans les réclames des journaux... j'ai l'impression que cela me fera un drôle d'effet !

HUGUES, *éclatant de rire.* — Et à moi, donc ! La première fois que je me rencontrerai au coin d'une rue !

DELPHINE. — Au coin d'une rue ?

HUGUES. — Ou dans le métro !...

DELPHINE. — Dans le métro ?... Mais mon petit Hugues, il n'y a pas de danger que cela t'arrive puisque tu seras toujours dans ton placard !

HUGUES. — Tout de même ! Je vais recommencer à sortir un peu !

DELPHINE. — Tu ne peux pas, Hugues !

HUGUES. — Et pourquoi ?

DELPHINE. — Parce que tu perdrais ta situation ! Sorti du placard, tu ne vaux plus rien ! Allons, allons... il faut rentrer !

HUGUES. — Tout à l'heure !

DELPHINE. — Un peu de conscience professionnelle ?

HUGUES. — Puisque nous sommes seuls... Personne ne me verra !

Delphine le pousse vers le placard.

DELPHINE. — Ne prends pas de mauvaises habitudes !

HUGUES. — Pour une fois que nous pouvons bavarder un peu !

DELPHINE. — J'ai scrupule à te distraire !

HUGUES. — Au moins, entres-y un instant avec moi !

DELPHINE. — Non, non ! Ce serait déplacé... Tu l'as assez dit toi-même !

HUGUES. — Alors je vais laisser la porte entr'ouverte. Que je puisse te voir.

DELPHINE. — Tu triches ! Il ne faut pas faire les choses à moitié !

Hugues est devant le placard. Il hésite.

DELPHINE. — Eh ! bien, qu'est-ce que tu attends ? Je vais me fâcher !

HUGUES, *il ouvre le placard.* — Oh ! Delphine ! Je ne peux pas !... Je ne peux plus ! *(Il va vers elle, la prend dans ses bras.)* Ma chérie !

DELPHINE, *triomphante.* — Tout de même !

HUGUES. — C'est décidé ! Je plaque le placard ! Je te préfère !

DELPHINE. — Cœur volage !

Hugues l'entraîne vers la chambre.

HUGUES. — Je laisse tout tomber. Tant pis pour la gloire !

DELPHINE. — On part pour Tananarive ?

Irmgardt entre sur la pointe des pieds et subrepticement, elle va s'introduire dans le placard dont elle referme la porte sans qu'Hugues ni Delphine s'en aperçoivent.

HUGUES. — Si tu veux !

DELPHINE. — Tu n'as pas l'air plus emballé que ça ?

HUGUES. — Tu te trouves mal, ici ?

DELPHINE. — C'était toi, qui...

HUGUES. — Je croyais fuir un tas de choses... En vérité, je ne fuyais que moi-même ! Tu vo que je n'avais pas besoin d'aller si loin po me trouver !

DELPHINE. — Et tu es sûr que tu ne regret ras jamais ton placard ?

HUGUES. — Je « suis » mon propre placard

DELPHINE. — Comme une tortue !

HUGUES. — Oui... je suis blindé !

DELPHINE. — Embrasse-moi, pour voi *(Hugues l'embrasse.)* ...Tu n'es pas si blin que ça !

HUGUES. — Viens, je t'enlève...

DELPHINE. — Jusqu'où ?

HUGUES. — Jusqu'à ta chambre !

DELPHINE, *dans un souffle.* — La nôtre !

Mouvement de sortie.

HUGUES, *tâtant ses poches.* — Ma pipe ? O est ma pipe ?

DELPHINE. — C'est vraiment le moment !

HUGUES. — Je regrette, mon petit chou, ma je voudrais bien savoir où est passée ma pipe

DELPHINE. — Tu l'as sûrement oubliée da le placard !

HUGUES. — Attends ! *(Il va au placard* Tiens ! la porte est fermée !

DELPHINE. — Ouvre-la !

HUGUES. — Elle résiste !

DELPHINE. — Mais non...

HUGUES. — Je t'assure que si !

Il secoue violemment. La porte s'ouvre br talement, Irmgardt passe la tête.

IRMGARDT, *furibonde.* — Oc-cu-pé !

...et elle referme.

RIDEAU

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDA

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1952

Hugues. Irmgardt.

Delphine. Hugues.

IRMGARDT. — *Et la femme? Ça ne vous manque pas, la femme?* (ACTE II.)

DELPHINE. — *C'est malin!... Si je m'étais réveillée!... Vous faire des peurs pareilles!* (ACTE II.)

LE PSYCHIATRE. — *J'espère que vous me ferez l'amitié de venir là-bas passer quelques jours en ma compagnie!* (ACTE III.)

DELPHINE, soufflée. — *Il prend de la place, ton profil gauche!* (ACTE III.)

BELLA, enveloppante. — *Vous n'êtes pas trop fatigué, mon petit Hugues? Après tout, c'est une de vos premières sorties!* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Hugues. Le Psychiâtre.

ine. Hugues. Le Journaliste. Le Photographe.

Parrain.
Bella. Hugues. Delphine.

AUG 7 1952